



Pour mémoire : Le Mexique, 3000 ans d'histoire

Sommaire

Introduction générale.....	2
Les civilisations mésoaméricaines dans les « programmes d'adaptation »	3
L'Amérique précolombienne, absente des nouveaux programmes	3
Les Olmèques : la civilisation-mère de la Mésoamérique.....	4
<i>La Mésoamérique.....</i>	4
<i>La civilisation olmèque : repères.....</i>	5
L'histoire du Mexique dans les nouveaux programmes	9
Présentation.....	9
La route de Cortés : un chemin de découverte et de conquête	10
<i>Introduction.....</i>	10
<i>Cartographie de la route de Cortés.....</i>	11
Hernán Cortés : seul conquistador du Mexique ?	12
<i>La rencontre avec le gros cacique en pays totonaque</i>	14
<i>Le massacre de Cholula.....</i>	16
L'empire espagnol et la Nouvelle-Espagne au début du XVIII ^e siècle	18
<i>Introduction.....</i>	18
<i>L'empire espagnol au début du XVIII^e siècle.....</i>	19
La Nouvelle-Espagne et les Caraïbes au début du XVIII ^e siècle	21
<i>La Plaza Mayor de Mexico, une place commerciale mondiale</i>	23
Un quartier de Mexico-Tenochtitlan face à la conquête et à la colonisation : Tlatelolco	24
<i>Introduction.....</i>	24
<i>Deux cités jumelles au milieu d'un lac : Tenochtitlán et Tlatelolco au début du XVI^e siècle</i>	25
<i>Le marché de Tlatelolco par Hernan Cortés</i>	29
<i>Un nouveau quartier franciscain au milieu des Indiens</i>	34
L'histoire du Mexique contemporain	36
Présentation.....	36
Le massacre de Tlatelolco du 2 octobre 1968	37
<i>Introduction.....</i>	37
<i>Une jeunesse muselée.....</i>	38
<i>Repères chronologiques pour comprendre un massacre</i>	39
<i>Les revendications du Comité National de Grève.....</i>	42
<i>Les acteurs des mouvements étudiants</i>	44
<i>La torture et la répression.....</i>	45
<i>Le massacre vu par la presse nationale, El Universal du 3 octobre 1968</i>	47
Actividades.....	48
Ressources.....	49
Bibliographie	49
Ressources Scérén.....	49

Dossier rédigé par Arnaud Exbalin, professeur agrégé.

Introduction générale

Au moment où en 2011, la France aurait dû célébrer « l'année du Mexique », de l'autre côté de l'Atlantique, le Mexique commémore le passé glorieux de son indépendance (1821) et des héros de sa révolution (1910). « *Viva Mexico!* » raisonne aux quatre coins de la République : expositions dans les musées, reconstitutions grandeur nature, spectacle son et lumière sur les murs du Palais national de Mexico... Porté par une série de manifestations grandioses, ce culte à la nation ne doit pas nous faire oublier qu'en dehors des mouvements d'indépendance et du mémorable couple Zapata-Villa, le Mexique a une longue histoire qui s'étale sur plus de trois millénaires. « Mémoire » a beau rimer avec « histoire », le devoir de mémoire qui est prescrit au citoyen, qu'il soit français ou mexicain, ne s'accommode guère avec la tâche de l'historien.

Ce nouveau volet de la collection « Pour mémoire » entend retracer l'histoire du Mexique, des Olmèques (1200 av. J.-C.) aux Jeux olympiques de 1968, loin des commémorations officielles et des querelles diplomatiques. Bien entendu, il serait prétentieux de prétendre parcourir plus de trois mille ans, même à vol d'oiseau, en quelques dizaines de pages. Ce dossier se présente davantage comme une série de mises au point sur des moments-clés de l'histoire mexicaine : la période olmèque, le choc entre les mondes indigènes et européens au XVI^e siècle, l'empire espagnol au début du XVIII^e siècle et la guerre froide sont les périodes qui ont retenu notre attention. Le dossier est basé sur l'étude et le commentaire de documents originaux, l'histoire étant d'abord un exercice portant sur des sources premières.

Surtout, ce numéro entend proposer un éventail de pistes pour **construire des séquences d'histoire en classes de 5^e, 4^e et Seconde**. En effet, les nouveaux programmes de [collège](#) et de [lycée](#) font la part belle à l'histoire du Mexique : « découverte, conquête, colonisation, empire colonial, etc. ».

Enfin, ce dossier est l'occasion de présenter **des documents authentiques en espagnol** destinés aux enseignants et aux élèves des classes européennes, des sections internationales et des lycées français à l'étranger.

Notes de l'auteur

Ce travail est le fruit de sept années passées au Mexique comme professeur au lycée franco-mexicain (Mexico) et chercheur associé au Centre d'études mexicaines et centraméricaines. Je réalise actuellement une thèse de doctorat d'histoire intitulée « Ordre colonial et police à Mexico de 1760 à 1810 » à l'université de Provence. Je remercie chaleureusement Virginie Brun pour ses magnifiques cartes, Nadine Béliand pour ses exigeantes corrections, Michel Héron pour ses conseils avisés et Marie-Christine Bonneau-Darmagnac pour l'entière confiance qu'elle a bien voulu m'accorder.

Les civilisations mésoaméricaines dans les « programmes d'adaptation »

L'Amérique précolombienne, absente des nouveaux programmes

Les nouveaux programmes d'histoire du collège se caractérisent par une ouverture sur de nouvelles aires civilisationnelles anciennes ; ils couvrent dorénavant un horizon devenu presque mondial. La mer Méditerranée et le croissant fertile ne sont plus présentés dans les manuels scolaires comme les seuls foyers des civilisations antiques. L'Asie et l'Afrique antiques sont en effet à l'étude en classe de 6^e et de 5^e. Pourtant, les civilisations de l'Amérique précolombienne sont les grandes absentes des nouveaux programmes alors qu'elles sont à l'honneur dans des expositions d'envergure au musée du quai Branly (Teotihuacan en 2010, les Mayas en 2011). Certes, les contraintes d'horaires empêchent une approche totale des civilisations anciennes comme avait voulu le faire en son temps Fernand Braudel.

Lorsque le continent américain est traité dans le programme d'histoire de collège, il est uniquement abordé du point de vue des Européens, qu'ils soient explorateurs ou conquistadors. Présentée comme cela, l'Amérique pourrait alors apparaître aux yeux des plus naïfs comme un monde nouveau, peuplé de quelques bons sauvages, ressuscitant ainsi de vieux mythes...

La mise en place du nouveau programme d'histoire dans les établissements du réseau de l'Agence pour l'enseignement français à l'étranger (AEFE), en particulier dans les pays du continent américain, ne peut négliger les civilisations mésoaméricaines appelées de manière significative *préhispaniques* ou *précolombiennes*. Vu depuis le Mexique, ignorer les Olmèques, les Mayas ou les Aztèques ainsi que les autres peuples mésoaméricains reviendrait à renforcer la fascination des élèves mexicains pour les sociétés qu'ils désignent comme le *Primer mundo* (Europe). Cette politique d'« adaptation des programmes » est par ailleurs vivement encouragée par l'inspection générale.

Ici, nous proposons un exemple de séquence utilisée par les enseignants du lycée franco-mexicain de Mexico. Cette étude de cas peut servir de base de travail pour formuler d'autres séquences d'adaptation dans les lycées de l'AEFE. Elle peut enfin être utilisée par les enseignants d'histoire des sections européennes comme une introduction aux civilisations mésoaméricaines.

La séquence porte sur les Olmèques, civilisation qui est longtemps restée dans le silence de ses ruines mais qui a rayonné et prospéré bien avant la cité athénienne. Elle s'insère en classe d'histoire de 6^e, entre la première partie (Orient ancien) et la deuxième partie (la civilisation grecque).

Les Olmèques : la civilisation-mère de la Mésoamérique

Niveau 6^e, adaptation des programmes, AEFÉ
Niveau collège, espagnol, section européenne

La Mésoamérique



Document 1

La Mésoamérique a été définie par Paul Kirchnoff en 1943 comme une aire culturelle qui s'étend des plateaux centraux du nord du Mexique jusqu'au Costa Rica actuel et qui présente des caractéristiques communes : l'usage du cacao comme boisson, la culture de l'agave, la construction de pyramides, un système d'écriture et un calendrier (solaire et rituel) perfectionné, etc.

La Mésoamérique est souvent assimilée à deux grands peuples : les Mayas et les Aztèques. À l'intérieur de l'aire mésoaméricaine, il existait pourtant une multitude d'autres peuples qui ont donné naissance à des civilisations originales. Ces peuples (Toltèques de Tula, Mixtèques ou Zapotèques de Oaxaca, Tarasques du Michoacán, etc.) ont cohabité et se sont influencés mutuellement.

Pendant plus d'un siècle, du milieu du XIX^e siècle au milieu du XX^e siècle, les archéologues ont considéré la civilisation maya comme la première – i.e. la plus ancienne – des civilisations mésoaméricaines. Il faut attendre 1955 pour que des spécialistes, grâce à l'usage nouveau de la datation au carbone 14, remettent en cause cette certitude et identifient certaines pièces, découvertes de longue date dans la région du Golfe du Mexique, comme bien antérieures à la civilisation maya, entre 1200 et 900 avant J.-C.

Dans les décennies 1970 et 1980, des campagnes de fouilles sont entreprises dans l'État du Veracruz. Les découvertes confirment alors l'existence de véritables centres cérémoniels et urbains planifiés avec des pyramides, des systèmes perfectionnés d'adduction d'eau, des terrains de jeu de balle... soit les principales caractéristiques des villes mésoaméricaines que l'on retrouve de Teotihuacan (II^e-VII^e siècles) à Tenochtitlan (XIV^e-XVI^e siècles). Aujourd'hui, les Olmèques ont une place de choix dans les musées nationaux du Mexique et ainsi que dans les programmes scolaires mexicains. Au musée d'anthropologie de Jalapa (État de Veracruz), un des plus beaux musées nationaux, une salle entière est consacrée à la statuaire olmèque avec de splendides exemplaires de têtes colossales qui seront le thème principal de cette séquence. La civilisation olmèque est considérée à juste titre comme la « civilisation-mère » de la Mésoamérique.

La civilisation olmèque : repères

Chronologie comparative Mésoamérique/Orient ancien

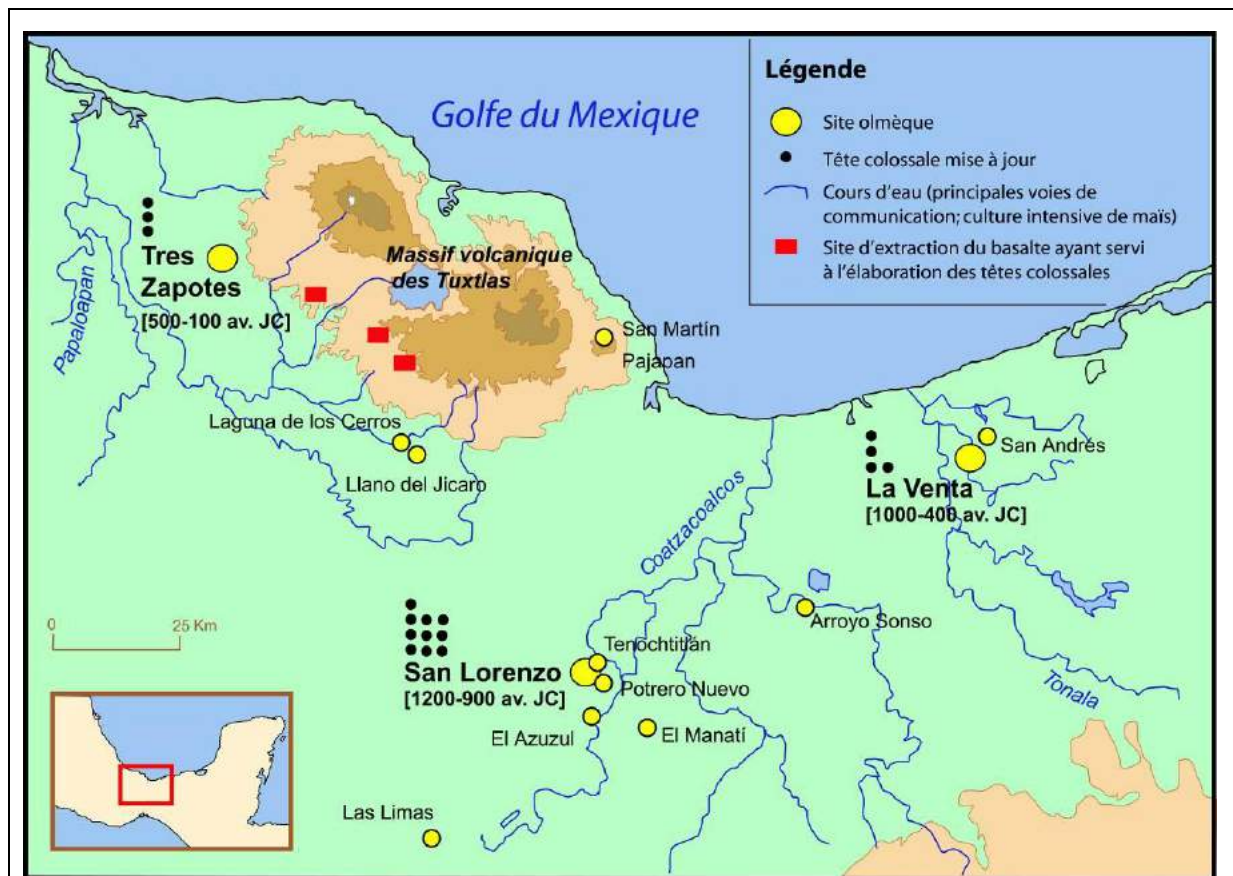
	Mésoamérique (Olmèques et Mayas)	Orient et Méditerranée
5 000	Domestication du maïs	1 ^{res} villes du croissant fertile et 1 ^{re} dynastie égyptienne
3 000	Sédentarisation progressive, apparition de la céramique, domestication animale (chiens, dindons)	Pyramide de Khéops
2 000	1 ^{ers} hameaux originels sur la côte du Veracruz	
1 200	1 ^{re} cité mésoaméricaine : San Lorenzo (1 000 hab.) dotée d'un système d'adduction d'eau	Guerre de Troie Apparition de l'alphabet
1 000		Fondation de Carthage par les Phéniciens
		Début des « siècles obscurs » en Grèce
800	Construction de la pyramide et du centre cérémoniel de la Venta et premiers signes d'écriture	Royaume d'Israël
		Débuts de l'écriture de la Bible
600	Apogée de la Venta	<i>L'Illiade et l'Odyssée</i>
400	Dernière grande cité olmèque : Tres Zapotes	Fondation de Rome
300		Siècle d'or athénien
	Apogée de la 1 ^{re} grande cité maya (Le Mirador)	Mort de Socrate
Document 2		

Cette chronologie met en parallèle le développement des civilisations antiques sur deux aires différenciées : la Mésoamérique et l'Orient méditerranéen de - 5000 à - 300. Précisons que ces aires n'ont jamais été en contact entre elles jusqu'à une date récente de l'histoire de l'humanité (début XVI^e siècle). La chronologie révèle à la fois des antériorités, des décalages et des concordances qu'il convient d'éclairer.

La sédentarisation dans l'aire mésoaméricaine est plus tardive qu'en Orient. De même, l'agriculture (maïs) et la domestication animale (dindons et chiens) sont-elles postérieures à celles des civilisations du Croissant Fertile. Rappelons que le peuplement du continent américain s'est fait suite à des migrations entre l'Asie et l'Amérique via le détroit de Béring, alors gelé, il y a environ 20 000 ans.

Les cités olmèques sont les premières villes de la Mésoamérique, soit près d'un millénaire avant les cités mayas (Le Mirador). À l'échelle mondiale, les Olmèques sont contemporains des Phéniciens. La première pyramide olmèque a été construite à La Venta (- 1000) au moment de la fondation du Royaume d'Israël en Palestine et deux mille ans après l'édification de la pyramide de Khéops en Égypte. La civilisation olmèque

est par conséquent bien antérieure à la civilisation grecque. Le centre panhellenique de Delphes ne se développe qu'à partir du VIII^e siècle avant J.-C. et, c'est précisément au moment où décline la civilisation olmèque au VI^e siècle avant J.C qu'Athènes se constitue en cité-État. À la mort de Socrate, la splendeur olmèque est passée, éclipsée par les premières cités mayas.



Réalisation: Virginie Brun d'après *Arqueología Mexicana*, N°12, mars-avril 1995

Document 3

La géographie des principaux sites olmèques, situés dans un périmètre d'une centaine de kilomètres dans la plaine littorale du sud de l'État de Veracruz, permet de poursuivre le parallèle antérieurement fait avec les civilisations anciennes du Croissant Fertile. En effet, cette plaine humide et marécageuse est parcourue d'une multitude de cours d'eau qui prennent leur source dans le massif des Tuxtlas ou sur les contreforts du plateau central ; elle est en outre arrosée par de fortes pluies six mois de l'année durant, de mai à octobre (1000 mm/an). Cette abondance de précipitations est très favorable aux cultures. C'est ainsi que le maïs, cultivé sur les rives inondables des rivières, donne de bons rendements avec deux récoltes par an. Cette plante très nutritive explique en partie les fortes et précoces densités rurales dans cette région (estimation de la population totale à 350 000 habitants, avec des densités supérieures à 100 hab/km² le long des fleuves). Certains spécialistes de la Mésoamérique ont alors pu parler de « Mésopotamie du Mexique ».

C'est entre les fleuves du Papaloapan à l'ouest et de Tonalá à l'est que les archéologues ont exhumé de grandes cités, des résidences seigneuriales, des ensembles cérémoniels et des statues de grande taille, dont des têtes colossales, toutes retrouvées dans les trois grandes cités olmèques.

À l'extérieur de cette région (donc en dehors de la carte), les dernières recherches archéologiques ont mis au jour de nouveaux sites dont l'architecture et les expressions artistiques sont d'influence olmèque. Ces sites se localisent non seulement au-delà de la plaine littorale, sur le plateau central, dans les États du Guerrero, du Morelos ou de Oaxaca mais aussi jusqu'au Guatemala et au Salvador. Il ne s'agit pas de fondations olmèques à proprement parler mais de sites de peuplement ayant subi des influences olmèques. Par exemple, à Tlatilco, à 30 km au sud de Mexico, des figurines en terre cuite (XIII^e siècle avant J.-C.) de facture olmèque ont été exhumées, témoignant ainsi d'une circulation précoce d'objets et de produits entre ces régions.

La statuaire monumentale : les têtes colossales



Pour aborder avec les élèves cette civilisation méconnue, l'archéologie nous fournit de multiples possibilités d'entrées : étude d'une grande cité, d'une pyramide, de haches finement décorées, etc. Les « têtes colossales » sont le symbole de la civilisation olmèque. Elles témoignent de manière explicite du degré d'avancement de cette civilisation précoce. La carte précédente permet de localiser les sites d'où elles ont été exhumées. Dix-sept têtes colossales ont été retrouvées à ce jour dans l'État du Veracruz : 10 à San Lorenzo, 4 à la Venta et 3 à Tres Zapotes.

La première tête a été exhumée en 1862 (par Melgar et Serrano) mais à cette époque elle avait alors été attribuée aux Mayas ; la dernière tête a été découverte en 1994, à San Lorenzo Tenochtitlan. La légende de la carte nous invite à poser une énigme : le basalte servant à l'élaboration de cette statuaire ne se trouve pas au même endroit où ont été retrouvées les têtes... D'où proviennent donc les blocs de lave qui ont servi à leur réalisation ? Comment ces blocs de plusieurs tonnes ont-ils été déplacés, puis sculptés ? La statuaire monumentale olmèque nous renvoie indirectement à la construction des pyramides égyptiennes ; une mise en perspective entre ces deux civilisations serait ici très éclairante pour les élèves.

Ces quatre photographies de têtes olmèques présentées ci-dessus ont été prises par Jean-Louis Brun lors d'un séjour touristique au Mexique en 2005. Les trois premières ont été prises au musée anthropologique de Jalapa et la quatrième sur la place centrale de Santiago Tuxtla, où elle est exposée à l'air libre. L'accessibilité à un tel patrimoine et sa mise en valeur témoignent du dynamisme du tourisme culturel au Mexique. Rappelons que le tourisme est la troisième source du revenu intérieur du pays.

Ces têtes présentent des caractéristiques communes : elles sont toutes taillées dans un bloc de basalte ; elles sont de grande taille, de 1,60 m à 3 m de hauteur, et pèsent jusqu'à 25 tonnes. Elles ont été sculptées sur le même modèle avec des traits physiques presque identiques : une tête géante coiffée d'un casque, un visage large et aplati, la lèvre supérieure retroussée, le nez camus presque négroïde, les yeux en amande, les commissures des lèvres marquées vers le bas. Seules les expressions et les parures (voir les coiffes) changent. Certaines têtes sont plus réalistes que d'autres. La dernière tête, en bas à gauche du document 4, montre un niveau d'abstraction plus marqué, qui se lit en particulier dans le dessin des lèvres. Que représentaient ces statues colossales ? S'agit-il d'une référence à un ancêtre universel ou à un héros civilisateur ? Les interprétations varient mais les spécialistes tendent aujourd'hui à conclure qu'il s'agit de portraits réalistes : prêtre-roi, dynaste ou athlète victorieux... Les recherches se poursuivent.

Cette statuaire géante, qui fait aussi étrangement penser à certains aspects des civilisations du Pacifique (les têtes de l'île de Pâques), supposait une logistique et des techniques élaborées de taille et de levage. Les blocs de basalte proviennent en effet de la zone volcanique des Tuxtlas, située à plus de 80 km à vol d'oiseau des centres cérémoniels. Ils étaient alors transportés par voie terrestre sur quelques kilomètres à l'aide de rondins de bois, puis chargés sur des radeaux suffisamment solides pour supporter leur poids. Les barges descendaient alors le fleuve Papaloapan pour rejoindre la mer, longer la côte et remonter enfin les fleuves Tonala ou Coatzacoalcos. La taille s'effectuait ensuite dans les grands centres cérémoniels de San Lorenzo ou de la Venta. Ces têtes, toutes sculptées entre 1000 et 800 avant J.-C., participaient probablement au « culte du gouverneur », ce qui implique l'existence d'une société stratifiée (noblesse, prêtrise, agriculteurs). Les têtes colossales attesteraient donc du passage d'une société tribale et clanique à une société pré-étatique, voire théocratique.

L'histoire du Mexique dans les nouveaux programmes

Présentation

Alors que les civilisations mésoaméricaines sont les absentes des nouveaux programmes d'histoire du collège, le Mexique colonial, qui recouvre trois siècles d'humanité de la conquête à l'indépendance (1521-1821), y a acquis en revanche une place notable. Sans qu'il soit proprement nommé dans les textes officiels, son étude est au moins suggérée à trois reprises dans la nouvelle programmation : en classe de 5^e (« un épisode de la Conquête »), en classe de 4^e à travers une étude de l'empire espagnol (« l'Europe dans le monde au début du XVIII^e siècle ») et en classe de 2nde (« une cité précolombienne face à la conquête et la colonisation »). Cet intérêt pour le Nouveau Monde se conçoit aisément étant donné que les nouveaux programmes s'ouvrent aux mondes dits « lointains ». La question des premiers contacts avec les Européens renvoie logiquement aux phénomènes de colonisation et de métissage. Or, le Mexique colonial constitue bien un cas d'étude : pour la puissance impériale espagnole, il fut en effet un laboratoire inédit pour l'évangélisation de masse au XVI^e siècle, mais aussi pour la modernisation de l'État (réformes bourbonniennes) au XVIII^e siècle. Quant à la ville de Mexico, elle constitue le paradigme de la colonisation, puisque la capitale du vice-royaume de la Nouvelle-Espagne a été édifiée sur l'ancienne capitale de l'empire aztèque, donnant lieu à un métissage jusqu'alors inconnu entre les Indiens vaincus, les Espagnols vainqueurs et les Noirs importés pour la mise en valeur du territoire.

Nous proposons ici des séquences d'histoire composées de cartes inédites et de documents originaux pour ces trois niveaux :

- « La route de Cortés : un chemin de découverte et de conquête » (niveau 5^e) ;
- « L'empire espagnol et la Nouvelle-Espagne au début du XVIII^e siècle » (niveau 4^e) ;
- « Un quartier de Mexico face à la conquête et la colonisation » (niveau 2nde).

La route de Cortés : un chemin de découverte et de conquête

Niveau collège 5^e

Introduction

La conquête du continent américain s'est faite selon deux axes : l'axe mésoaméricain avec la conquête de l'empire aztèque par Hernan Cortés (1519-1521) et l'axe andin avec la conquête de l'empire inca par Francisco Pizarro (1532-1533). Ces deux opérations militaires ont de nombreux points communs relatifs à leur déroulement et aux procédés utilisés par les conquistadors. Nous nous intéressons ici à la conquête entreprise par Hernan Cortés. La conquête du Mexique peut se décomposer en quatre phases :

- l'exploration des côtes du Mexique ancien de 1517 à 1519 ;
- la marche des conquistadors menés par Cortés entre le golfe du Mexique et le plateau central de la vallée de Mexico en 1519, appelée la « route de Cortés » ;
- la « coexistence pacifique » entre Espagnols et Aztèques à Mexico-Tenochtitlan de 1519 à 1520, Cortés étant l'invité de Moctezuma ;
- le siège et la prise de la ville en 1521.

Si nous avons décidé de nous focaliser sur l'épisode de la route de Cortés, c'est parce que les manuels scolaires ont tendance à séparer et à traiter différemment la découverte de l'Amérique qui relèverait d'un esprit humaniste d'ouverture au monde et la conquête de l'Amérique qui serait la manifestation d'une obsession européenne de puissance militaire et mercantile. Or, l'étude de la « route de Cortés » démontre précisément que découverte et conquête vont de pair et participent d'une même dynamique.

La « route de Cortés » a une dimension spatiale et chronologique. Elle désigne à la fois le chemin sinueux emprunté par la soldatesque espagnole entre Veracruz et Tenochtitlán et un épisode intermédiaire de la conquête entre l'arrivée des vaisseaux de Cortés (avril 1519) et l'entrée des conquistadors dans la capitale aztèque (novembre 1519). Il s'agit de montrer que cette phase est un moment-clé de préparation du siège de Mexico-Tenochtitlan et, par conséquent, de revenir sur certains mythes de la conquête : une poignée de conquistadors soumettant un empire grâce à la supériorité technique occidentale.

Enfin, au moment où les monarchies européennes se divisent intérieurement sous le coup de la Réforme, la péninsule ibérique, tout juste reconquise, n'a jamais été aussi puissante : le XVI^e siècle (jusqu'en 1630) est le *Siècle d'or* de l'Espagne.

Cartographie de la route de Cortés



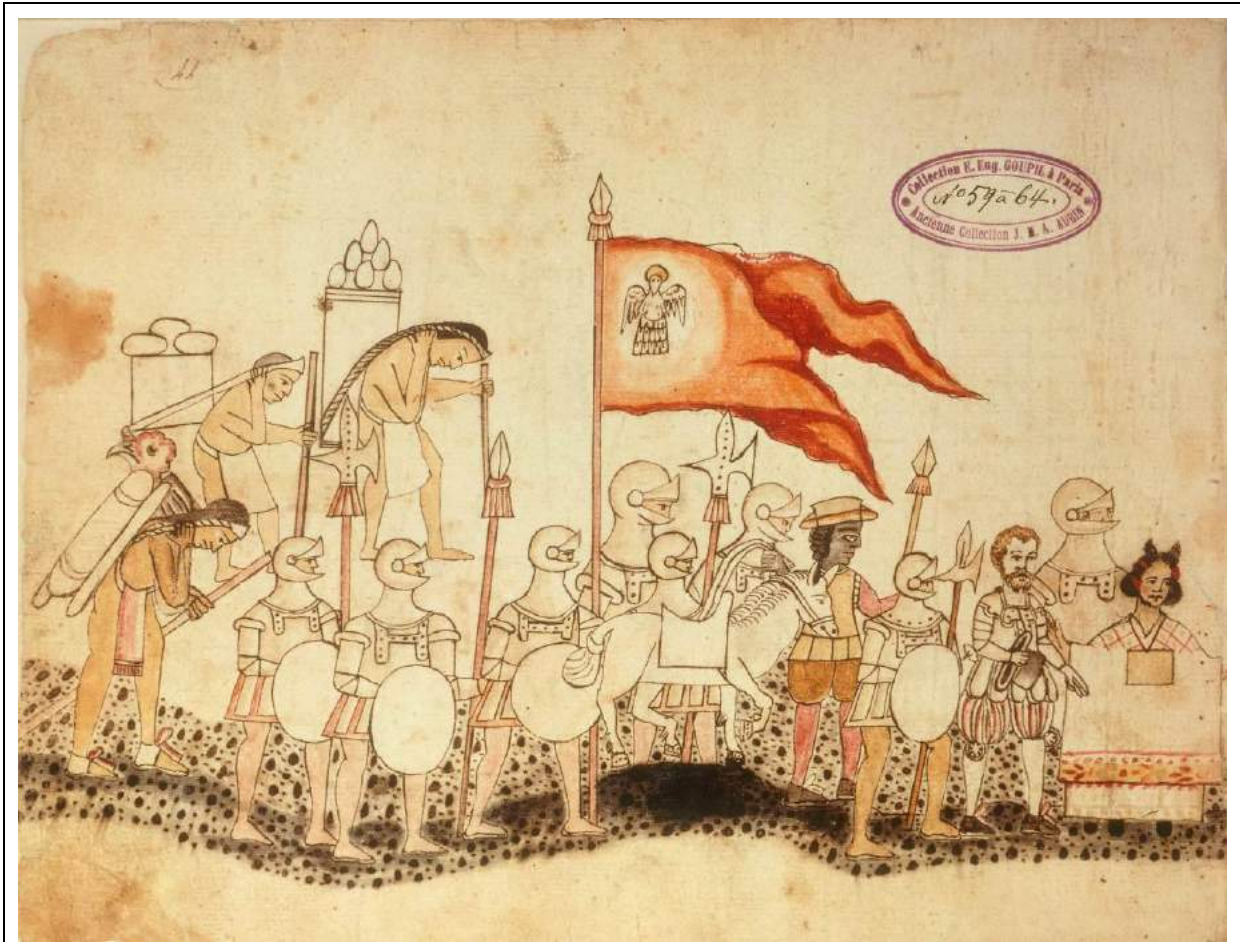
Cette carte nous offre de précieux indices sur la stratégie mise en place par Cortés avant le siège de la ville en 1521. En premier lieu, on constate que la route de Cortés n'est pas la plus directe pour rejoindre Mexico-Tenochtitlan : le chemin emprunté par Cortés décrit une série de boucles, de crochets et de détours forts révélateurs. D'une part, il s'agit d'éviter les pièges que lui tendent les espions de l'empereur sur la route principale. D'autre part, Cortés cherche à miner l'intégrité territoriale de l'Empire aztèque en se présentant comme un libérateur des populations tributaires et en fédérant autour de sa personne les résistances locales contre Moctezuma II. Ce chemin en zigzag s'explique donc parce que Cortés rend visite aux seigneurs rebelles. Dans un premier temps, les conquistadors s'allient avec le seigneur de Zempoala, désigné dans les chroniques espagnoles de la conquête comme le « *cacique gordo de Zempoala* ». Plus loin, à Tizatlan, après leur avoir livré combat et testé la force de frappe des Espagnols, les Tlaxcalteques décident également de s'allier aux nouveaux venus en leur fournissant des milliers de soldats supplémentaires. La troupe de Cortés, augmentée de ces nouvelles recrues, qui fait son entrée dans Mexico-Tenochtitlan en novembre 1519 n'est, par conséquent, pas la même que celle qui avait débarqué quelques mois auparavant sur les côtes du Golfe du Mexique.

Deuxièmement, les éléments chronologiques insérés sur la carte nous apprennent que cette marche à l'intérieur des terres dura plus de six mois, d'avril à novembre 1519, ce qui signifie que la soldatesque n'avance pas comme elle veut. La route de Cortés est en effet semée d'embûches et pavée d'affrontements sanglants. Hernán Cortés doit livrer un double combat : combat contre un milieu hostile (relief montagneux, végétation dense, peuples inconnus) mais aussi combat à l'intérieur de son propre camp... Diego Velázquez, le gouverneur de Cuba qui avait chargé Hernán Cortés d'explorer les côtes du Yucatan en 1519, craint que son fougueux vassal n'agisse pour son propre compte et sorte du rang. Velázquez intime à Cortés, à peine sorti de Cuba, de revenir à son point de départ, ordre qu'il refuse d'accomplir.

Enfin, malgré la tactique cortésienne d'interdire les pillages, d'éviter les combats inutiles et de favoriser les alliances, il s'est également livré à des atrocités contre les populations autochtones comme le massacre de Cholula, par exemple.

Hernán Cortés : seul conquistador du Mexique ?

Les notices biographiques ont coutume de présenter Hernán Cortés (1485-1547) comme un personnage ayant eu un destin hors du commun : devenu l'un des hommes les plus puissants du Nouveau Monde grâce à ses conquêtes et aux richesses accumulées au cours des premières années de la colonisation, il meurt en disgrâce, isolé en Espagne dans la campagne sévillane et affaibli par des procès à répétition. Si Cortés joua un rôle central dans la conquête du Mexique, il ne fut pas le seul conquistador : d'autres capitaines (Pedro de Alvarado, Gonzalo de Sandoval, Bernal Díaz del Castillo, etc.) l'accompagnent, voire le devançant dans ses faits d'armes. Enfin, la conquête n'aurait guère été possible sans l'aide de traducteurs et de porteurs.



Document 6 - Cortez se rendant auprès de Moctezuma à Tenochtitlan (Mexico), 1519, enluminure, Paris, Bibliothèque nationale. Akg-images.

Issu d'une famille de la petite noblesse désargentée de l'Estrémadure, Hernan Cortés préfère la carrière des armes à celle des lettres. Après deux années passées dans la prestigieuse université de Salamanque, Hernán Cortés s'ennuie ; tout pétri de culture chevaleresque, il rêve d'aventures. Il abandonne ses études et choisit de s'embarquer pour l'Amérique. En 1504, il débarque sur l'île d'Hispaniola (Saint-Domingue) où il reçoit une terre et des esclaves (*encomienda*). Mais il doit attendre plusieurs années encore avant de pouvoir manier le sabre. C'est à Cuba, entre 1511 et 1519, qu'il participe à sa première expédition et à ses premiers faits d'armes. Nommé maire de Santiago de Cuba par le gouverneur Diego Velázquez, Cortés, plus sûr de lui (il a alors 34 ans), fort d'une première expérience, prépare lui-même une expédition pour explorer plus avant les côtes du Yucatan déjà en partie découvertes par les précédentes expéditions de 1517 et de 1518. Il vend ses terres, achète des vaisseaux qu'il fait armer à ses frais, recrute soldats et marins. Mais le gouverneur de Cuba reste méfiant et craint que son jeune vassal ne le trahisse. Cortés décide alors de partir précipitamment et il quitte l'île de Cuba le 10 février 1519 avec 11 navires, une quinzaine de cavaliers, près de 500 fantassins, une centaine de marins et quelques Indiens et Noirs comme auxiliaires de troupes, des canons, des chevaux et des molosses.

Les vaisseaux atteignent l'île de Cozumel quelques semaines plus tard, puis remontent progressivement les côtes du Yucatan et du Tabasco. Dès le début de son périple, Cortés a la chance de faire deux rencontres décisives : Jerónimo de Aguilar, conquistador naufragé d'une précédente expédition et devenu esclave des Mayas et une indigène, la Malinche. Vivant parmi eux depuis de nombreuses années, Jérónimo de Aguilar parle couramment le maya et décide d'intégrer l'expédition. Puis, après avoir vaincu des Mayas hostiles, Cortés reçoit de leur part, en signe de soumission, des bijoux et une vingtaine d'esclaves parmi lesquels se trouve une jeune femme. Malintzin est issue de la noblesse nahua. Elle a été disgraciée et vendue par son beau-père. Bien éduquée, elle parle à la fois le maya et le nahuatl, langues des Aztèques. Au dire des chroniqueurs, c'est une belle femme ; Cortés la choisit comme compagne. Les Espagnols la baptisent sous le nom de Marina, autrement appelée « la Malinche ». Dès lors, Cortés dispose de deux traducteurs qui travaillent main dans la main : Cortés s'adresse en espagnol à Jérónimo de Aguilar qui parle à la Malinche en maya qui, à son tour, traduit en nahuatl. Le trio Cortés-Aguilar-Malinche fut un élément essentiel pour parvenir à la victoire des Espagnols. Au fur et à mesure que le corps expéditionnaire avance, Cortés s'enquiert non seulement des coutumes et de la cosmologie aztèque, mais également des positions défensives, des chemins les plus sûrs, des rapports de force qui s'exercent à l'intérieur de l'empire de Moctezuma II.

À peine débarqué dans le golfe du Mexique, Cortés doit faire face au gouverneur de Cuba, Diego Velázquez, qui dépêche sur place des émissaires pour lui intimer de revenir à son point de départ. Cortés est alors un simple capitaine et il n'a ni autorisation officielle, ni le pouvoir de lancer une nouvelle conquête. Il use alors du stratagème de fonder une ville, à l'endroit même où sa troupe débarque : la [Villa Rica de la Vera Cruz](#). Par cette fondation, il s'octroie les pouvoirs d'un échevin (*alcalde mayor*), ce qui est une manière de s'affranchir de l'autorité de Diego Velázquez ; il fait par ailleurs exécuter les émissaires de Velázquez.

Cortés doit également surmonter la réticence grandissante de certains de ses capitaines et de ses soldats, qui, las de tant d'aventures, frustrés de ne pas avoir découvert l'or promis ou tout simplement nostalgiques de leur famille, commencent à projeter un retour à Cuba. Pour mater toute tentative de désertion, Cortés fait couler, après les avoir désarmés, les onze vaisseaux qui mouillaient dans l'anse de Veracruz. Ce n'est qu'à partir de ce moment précis que Cortés peut envisager sa route en direction de Tenochtitlan.

Plutôt que de présenter les sempiternels portraits figés du conquistador qui tendent davantage à magnifier qu'à instruire, nous avons opté pour une image représentant Cortés au sein du corps expéditionnaire. Ce document iconographique est l'une des 25 planches peintes par des peintres indigènes (*tlacuilos*) à la fin du XVI^e siècle et qui composent le codex *Azcatitlan* actuellement conservé à la Bibliothèque nationale de France. Le style pictural est clairement indigène, tous les personnages sont représentés de façon latérale, sauf Hernan Cortés et la Malinche représentés de face, à droite de l'image. Alors qu'une iconographie européenne les aurait faits apparaître plus grands que les autres personnages, la technique utilisée par les *tlacuilos* est de les peindre de profil pour les mettre en valeur. Hernan Cortés est vêtu d'une cuirasse, d'une culotte et de chausses ; la Malinche semble poser les bras ouverts, arborant une magnifique chemise indienne (*huipil*). Derrière eux, on distingue nettement l'escorte de soldats en armure avec leurs boucliers, un porte-étendard avec l'aigle impérial de Charles Quint ainsi qu'un cheval – probablement celui de Cortés – maladroitement dessiné comme un poney. Fermant la marche, on observe les porteurs indigènes chargés de victuailles (on distingue un dindon).

La rencontre avec le gros cacique en pays totonaque

Quelques jours après avoir débarqué sur la côte du Veracruz, Hernan Cortés et ses hommes font une rencontre étonnante. Ils sont accueillis en grande pompe dans la cité de Zempoala par le cacique Gordo, seigneur du lieu et chef des Totonagues, peuple condamné à payer le tribut à l'empereur aztèque.

« Le gros *cacique* sortit pour nous accueillir dans la cour et, parce qu'il était très gros, ainsi le nommerai-je ; et il fit une très grande révérence à Cortés et l'encensa avec de la fumée de copal comme ils en avaient la coutume et Cortés lui donna une accolade. Ensuite, les Totonagues nous logèrent dans des appartements confortables et spacieux et ils nous offrirent à manger et nous apportèrent des paniers de prunes et leur pain de maïs. [...] Cortés ordonna aux soldats de garder leur calme et de ne pas s'éloigner de la place. [...] Et ensuite, alors que Cortés écoutait le gros *cacique* qui soupirait et se plaignait vigoureusement du grand Moctezuma et de ses gouverneurs, disant qu'il avait été vaincu il y a peu de temps et qu'il lui avait volé tous ses bijoux en or et qu'il les tenait si opprimés, que les Totonagues ne pouvaient faire autrement que ce qu'il ordonnait parce qu'il est le seigneur de grandes cités, de terres, de vassaux et de grandes armées ; et, comme Cortés se rendit compte qu'il ne pouvait comprendre ces griefs, il leur dit qu'il ferait en sorte qu'ils soient dédommagés. [...] Le jour suivant, nous quittâmes Zempoala et les Totonagues avaient équipé environ quatre cents Indiens qui portent à dos d'homme des charges de trente kilos sur cinq lieues [30 km]. Et lorsque nous vîmes autant de porteurs, nous nous réjouîmes, puisqu'alors nous portions nous-mêmes toutes nos affaires, du moins ceux qui n'avaient pas leurs Indiens de Cuba ».

Source : *Historia verdadera de la Conquista de Nueva España de Bernal Díaz del Castillo*, chapitre XLV intitulé « Cómo entramos en Cempoala, que en aquella sazón era muy buena poblazón y lo que allí pasamos », édition Porrúa, Mexico, 2005, p. 76-77. Traduction, Arnaud Exbalin et Nadine Béligand.

Después de haber desembarcado en la costa de Veracruz, Hernán Cortés y sus soldados encontraron en la ciudad de Zempoala al Cacique gordo, señor de los Totonacas. El cacique denunció el yugo impuesto a su pueblo por el emperador azteca.

« *El cacique Gordo nos salio a recibir junto al patio, que porque era muy gordo así lo nombraré ; e hizo muy gran reverencia a Cortés y le sahuló, que así lo tenían de costumbre, y Cortés lo abrazó. Y allí nos aposentaron en unos aposentos harto buenos y grandes ; y nos dieron de comer y pusieron unos cestos de ciruelas y pan de su maíz. [...] Y mandó Cortés que ningún soldado les hiciese enojo, ni se apartase de aquella plaza. [...] Y luego como Cortés oyó el cacique Gordo, dando suspiros se queja reciamente del gran Moctezuma y de sus gobernadores, diciendo que de pocos tiempos acá le había sojuzgado y que le ha llevado todas sus joyas de oro, y les tiene tan apremiados y que no osan hacer sino lo que les manda, porque es señor de grandes ciudades y tierras y vasallos y ejércitos de guerra. Y como Cortés entendió que de aquellas quejas que daban al presente no podía entender en ello, les dijo que él haría de manera que fuesen desagraviados. [...] Y otro día de mañana salimos de Cempoala y tenían aparejados sobre cuatrocientos indios de carga que llevan dos arrobas de peso a cuestras y caminan con ellas cinco leguas. Y desde que vimos tanto indio para carga nos holgamos, porque de antes siempre traíamos a cuestras nuestras mochilas, los que no teníamos indios de Cuba ».*

Fuente : *Historia verdadera de la Conquista de Nueva España de Bernal Díaz del Castillo*, capítulo XLV, « Cómo entramos en Cempoala, que en aquella sazón era muy buena poblazón y lo que allí pasamos », Porrúa, Mexico, 2005, p 76-77.

Document 7

Peu de temps après avoir débarqué, la troupe de Cortés reçoit l'hospitalité des Totonagues, peuple côtier. Les soldats reprennent des forces dans la cité de Zempoala où le conquistador est reçu par le seigneur du lieu, le gros *cacique*. Ce texte est tiré de la *Historia verdadera de la Conquista de Nueva España* rédigée par Bernal Díaz del Castillo (1492-1581). Bernal Díaz del Castillo a rencontré Hernán Cortés à Cuba et il a participé aux deux précédentes expéditions sur les côtes du Yucatan en 1517 puis en 1518. Il rédige son *Historia verdadera de la Conquista de Nueva España* à la fin de sa vie. Le manuscrit est publié post-mortem au début du XVII^e siècle. Cet extrait nous livre un précieux témoignage de la vision espagnole des peuples mésoaméricains. L'extrait est tiré du chapitre XLV intitulé « Cómo entramos en Cempoala, que en aquella sazón era muy buena poblazón y lo que allí pasamos » (édition Porrúa, Mexico, 2005, p. 76-77). Cet extrait est riche d'enseignements. En premier lieu, il nous montre comment Cortés agit avec les chefs des nombreuses seigneuries traversées durant l'expédition : calme, respect de la bienséance locale, ordres

donnés aux soldats de ne commettre aucune rapine, etc. C'est ainsi qu'au fur et à mesure qu'il progresse à l'intérieur des terres, Cortés parvient non seulement à se ravitailler sans exercer de violence mais surtout à obtenir de précieuses informations sur sa destination finale : Mexico-Tenochtitlan. Il apprend en particulier que le joug aztèque sur les territoires de la Triple Alliance est fragile et contesté. Il décide alors d'exploiter ces divisions en jouant sur les haines et les rancœurs accumulées entre les peuples pour passer alliance avec les ennemis des Aztèques : d'abord les Totonagues, ensuite les Tlaxcalèques qui vont jouer un rôle décisif dans la poursuite de l'expédition et dans la prise de la capitale aztèque.

Enfin, la « stratégie douce » utilisée par Cortés est essentielle pour obtenir un soutien logistique. Nous avons vu que la route empruntée par Cortés n'est ni la plus directe, ni la plus dégagée. Or Cortés se déplace avec près de 500 hommes, des canons, de la nourriture sur des chemins qui interdisent l'usage de charriots à roue, surtout lorsqu'il s'agit de gravir les versants qui mènent au plateau central. Il faut alors tout porter à dos d'hommes ; les chevaux, en faible nombre, servaient avant tout aux capitaines et aux éclaireurs. Les porteurs indigènes que Cortés recrute ou qui lui sont offerts constituent par conséquent un atout fondamental pour progresser en direction de la vallée de Mexico.

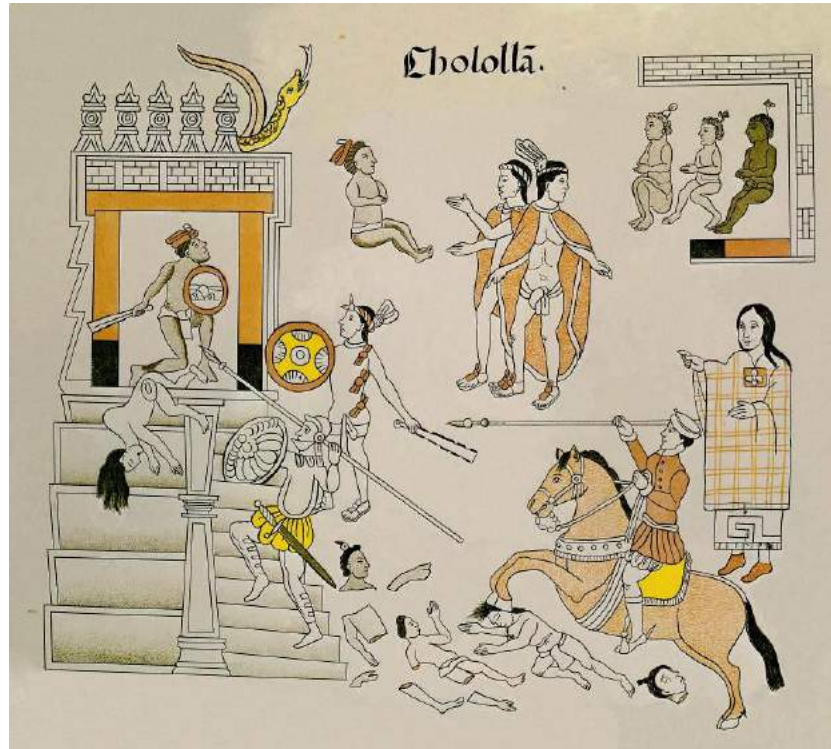
Le massacre de Cholula

Après avoir passé alliance avec les Tlaxcaltèques, Cortés poursuit son chemin en direction de la grande cité alliée de l'empereur Moctezuma, Cholula, située dans la vallée de l'actuelle ville de Puebla. Les étrangers y sont bien accueillis mais, pris de panique suite à une rumeur d'attaque, Cortés décide d'organiser une contre-offensive qui aboutit au plus grand massacre de la conquête : entre 20 000 et 30 000 habitants de Cholula sont passés au fil de l'épée par les soldats de Cortés ou anéantis par les matraques des Tlaxcaltèques et des Totonagues.

Les causes du massacre de Cholula selon le codex Florentino

<p>Hernán Cortés et sa troupe ont passé alliance avec la seigneurie de Tlaxcala contre les Aztèques. Ce texte, rédigé par les informateurs de Bernardino de Sahagún, explique comment les Espagnols décidèrent d'attaquer la cité de Cholula, alliée de l'empereur aztèque.</p> <p>« Cela fait longtemps que ceux de Tlaxcala sont en guerre [contre les Aztèques] et ils voient d'une mauvaise âme, ils sont en colère et leur âme brûle contre ceux de Cholula. C'est pour cette raison qu'ils lui dirent des racontars [au conquérant] pour qu'il en finisse avec eux. Ils lui dirent : « notre ennemi de Cholula est un grand pervers, aussi courageux que le Mexica (Aztèque). C'est un ami du Mexica ». Alors, quand les Espagnols entendirent cela, ils partirent à Cholula. Ceux de Tlaxcala et de Zempoala les y conduisirent ; ils étaient tous sur le pied de guerre ».</p> <p><u>Source</u> : Extrait tiré du codex <i>Florentin</i>, milieu du XVI^e siècle, livre XIII, chapitre X. Traduction : Arnaud Exbalin et Nadine Béligand</p>	<p>Hernán Cortés concluyó una alianza con el señorío de Tlaxcala en contra de los aztecas. Este texto, escrito por los informantes de Bernardino de Sahagún, explica cómo los españoles decidieron atacar la ciudad de Cholula, unida al emperador azteca.</p> <p>« <i>Los de Tlaxcala ha tiempo están en guerra, ven con enojo, ven con mala alma, están en disgusto, se les arde el alma contra los de Cholula. Esta fue la razón de que le dieran hablillas [al conquistador] para que acabara con ellos. Le dijieron : -es un gran perverso nuestro enemigo el de Cholula. Tan valiente como el mexicano. Es amigo del Mexicano. Pues cuando oyeron los españoles, luego se fueron a Cholula. Los fueron llevando los de Tlaxcala, y los de Cempoala. Estaban todos en son de guerra ».</i></p> <p><u>Fuente</u> : <i>Codice Florentino</i> (mitad del siglo XVI), libro XIII, capítulo X.</p>
Document 8	

Ce texte est extrait du codex *Florentin* rédigé au milieu du XVI^e siècle par le franciscain Bernardino de Sahagún à partir de témoignages indigènes. Cet extrait, tiré du livre XIII, chapitre X, explique les causes d'un tel massacre. L'intérêt de cet extrait est de nous donner une autre version que celle des chroniques espagnoles qui font état d'un complot ourdi par les seigneurs de Cholula contre les Espagnols. Ce complot aurait été rapporté à la Malinche qui en aurait aussitôt fait part à Cortés. Ici, la vision indigène de la conquête fait des Espagnols des pantins aux mains des ennemis héréditaires des Aztèques. Pour les informateurs de Sahagún, Cortés est manipulé par ses alliés ; pour les chroniqueurs espagnols, Cortés est maître de son destin, guidé par Dieu et protégé par Charles Quint.



Document 9 - Massacre à Colula, 1519, Madrid, Collections de la Bibliothèque nationale, Espagne. Album/ Oronoz/ AKG.

L'étude du massacre de Cholula se poursuit avec l'analyse d'un document iconographique tiré des planches qui composent le codex *de Tlaxcala*. Ce manuscrit colonial, peint en couleur par des indigènes de Tlaxcala dans la deuxième moitié du XVI^e siècle, montre comment les soldats de Cortés, représenté montant un cheval aux côtés de la Malinche, sont associés aux guerriers tlaxcaltèques dans cette funeste entreprise. La violence de la tuerie est symbolisée par les membres dépecés des victimes. Au-dessus de la scène (il n'y a pas de perspective dans l'image), les seigneurs de Cholula semblent assister impuissants au massacre.

L'épisode du massacre de Cholula permet d'introduire un élément nouveau en rapport avec la stratégie cortésienne. Jusqu'à présent, nous avons précisément insisté sur la capacité de Cortés à négocier avec les peuples rencontrés et à réprimer toutes velléités de violence de la part de ses hommes. Mais arrivés à Cholula, les conquistadors se trouvent à moins d'une semaine de marche de la capitale aztèque. Sûr de ses forces, mieux renseigné sur sa cible, Cortés peut désormais se livrer aux pires excès, en faisant massacrer des milliers d'Indiens, surtout lorsque ceux-ci sont les fidèles soutiens de la Triple Alliance. Cortés sait que ses faits et gestes seront aussitôt rapportés par les informateurs de Moctezuma. Cette violence est donc aussi dissuasive, il s'agit d'impressionner les Aztèques avant d'entrer dans la capitale.

L'empire espagnol et la Nouvelle-Espagne au début du XVIII^e siècle

Niveau collège 4^e

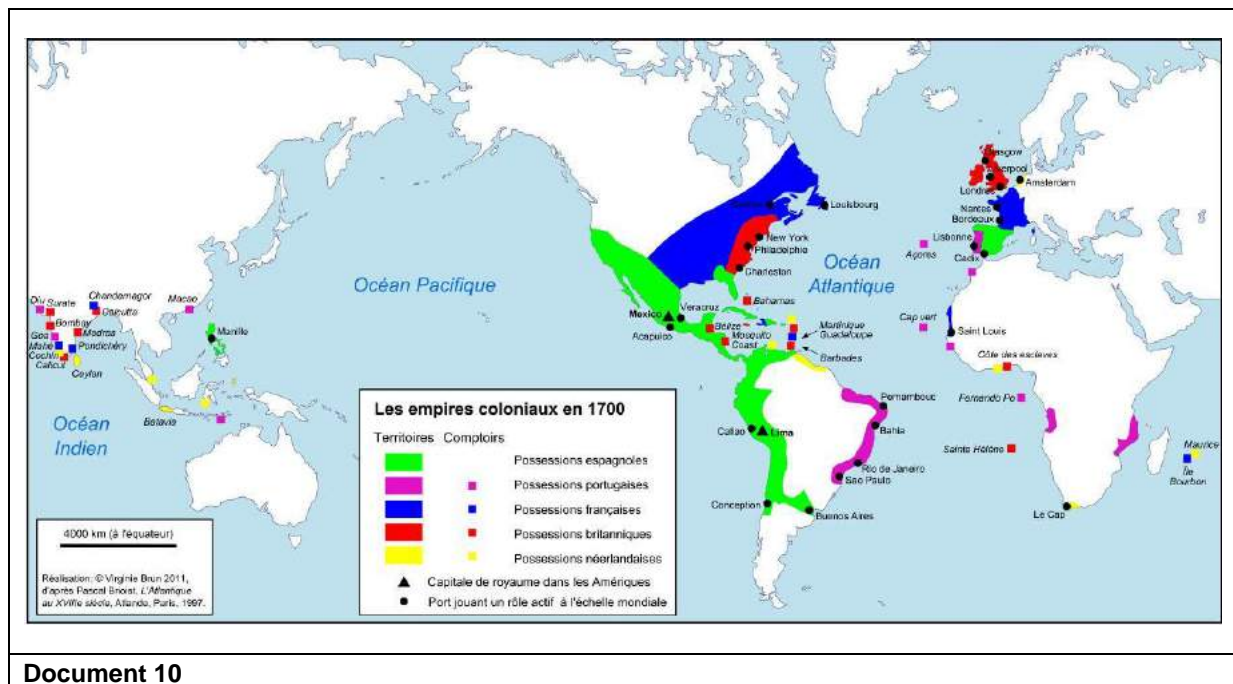
Introduction

Le nouveau programme d'histoire de 4^e place d'emblée l'histoire européenne dans un cadre mondial. La première partie (« 25 % du temps imparti à l'histoire ») est en effet consacrée à « l'Europe et le monde au XVIII^e siècle ». La dimension mondiale du nouveau programme, dans la continuité logique des nouveaux programmes de 6^e et de 5^e, est d'autant plus nette qu'elle contraste avec l'ancien programme de 4^e très euro-céno-centré. Les récentes publications d'ouvrages de référence sur une première mondialisation, dans la lignée des travaux de la *World History*, ne sont sans nul doute pas étrangères au parti pris des rédacteurs du nouveau programme.

La séquence proposée vient s'insérer dans le thème 1 : « L'Europe dans le monde au début du XVIII^e siècle ». Comme l'intitulé l'indique, il s'agit d'un cours introductif, une sorte de présentation générale qui, à partir de cartes et de vues de villes, vise à montrer que les puissances européennes, de par leurs possessions outre-mer, participent pleinement aux courants d'échanges mondiaux. Cette présence européenne au-delà de l'Europe ne date pas du siècle des Lumières. Les découvertes et les conquêtes étudiées en 5^e traitaient déjà du choc entre l'Europe et les Nouveaux Mondes au XVI^e siècle. Le programme de 4^e nous invite donc à saisir non pas la simple présence européenne hors de son cadre originel, mais davantage l'évolution du rapport de forces nouées entre les puissances européennes au tournant du XVIII^e siècle. Cette période inaugure deux bouleversements géopolitiques majeurs : d'une part, l'Espagne et le Portugal passent du statut de puissances hégémoniques à celui de puissances contestées ; d'autre part, les affrontements entre les puissances espagnole, française, anglaise ou hollandaise débordent du cadre européen et se jouent désormais sur un autre terrain, à des milliers de kilomètres, au sein des espaces coloniaux.

Afin de cerner au plus près la place de l'Europe dans le monde, nous restreignons notre étude à une puissance (l'Espagne), à un royaume de son empire (la Nouvelle-Espagne) et à un espace convoité par d'autres puissances (les Caraïbes). Pour traiter ce thème, une approche multiscale nous a semblé particulièrement adéquate.

L'empire espagnol au début du XVIII^e siècle



Document 10

Au début du XVIII^e siècle, les grandes puissances européennes sont aussi des puissances coloniales. Ce planisphère permet de visualiser, grâce à des plages de couleur, l'étendue des territoires européens outre-mer. Parmi ces puissances, il faut distinguer les puissances coloniales espagnoles et portugaises, les plus anciennes (dès le premier quart du XVI^e siècle) mais aussi les plus fragiles en ce début du XVIII^e siècle car leur hégémonie est menacée par l'émergence de puissances concurrentes : Angleterre, France et Provinces Unies (Pays-Bas actuels).

Le planisphère a été volontairement centré sur les Amériques. Il s'agit de montrer aux élèves que c'est l'espace le plus profondément colonisé en comparaison avec les autres parties du monde ; alors que ce continent était encore ignoré à la fin du XV^e siècle, il se trouve au centre d'une « première mondialisation » un siècle plus tard.

L'Espagne possède le plus vaste empire colonial au monde, puisqu'elle exerce sa domination de manière précoce sur une très grande partie de l'Amérique, de l'Alaska à Buenos Aires : cet espace américain est alors désigné comme « les Indes occidentales ». Dès le milieu du XVI^e siècle, cet empire devient mondial. Les Philippines, découvertes par Magellan dès 1521 pour le compte de Charles Quint, sont conquises et agrégées à la Couronne espagnole en 1565 ; elles constituent une sorte de tête de pont pour l'évangélisation des populations japonaises et chinoises. Contrairement aux autres puissances, l'Espagne ne dispose pas de « comptoirs » mais de vastes territoires qui pénètrent largement à l'intérieur des terres. Notons qu'elle est absente du continent africain.

La couronne portugaise est assez bien implantée sur les côtes de l'Afrique australe, en Angola et au Mozambique. Elle dispose de comptoirs en Inde (Goa) et en Chine (Macao). Surtout, le Portugal contrôle de vastes territoires sur le continent américain, au Brésil, sur une frange littorale qui va de l'embouchure de l'Amazone jusqu'au sud de Sao Paulo. Les archipels des Açores et du Cap vert constituent enfin de précieux relais pour les vaisseaux portugais qui traversent l'Atlantique.

L'Angleterre est la grande puissance maritime du début du XVIII^e siècle : implantée depuis le début du XVII^e siècle en Amérique du nord, elle y fonde une série de colonies connues sous le nom des « treize colonies américaines ». La présence britannique est également notable, sous forme de comptoirs, en Inde (Bombay, Calcutta, Calicut) et, en Afrique, dans le golfe de Guinée. Mais surtout, la nouveauté au début du XVIII^e siècle est son implantation récente dans la région caraïbe, fait majeur sur lequel nous reviendrons.

La France, grâce à ses pêcheurs et à ses explorateurs, avait découvert le Québec dès le début du XVI^e siècle ; mais il faut attendre le début du siècle suivant pour que des colons français s'y implantent durablement (fondation de Québec en 1607). À partir du Mississippi, les explorateurs colonisent progressivement les Grandes Plaines jusqu'en Louisiane à la fin du XVII^e siècle. Ce premier empire français dispose aussi de territoires plus exigus dans les Antilles, sur les côtes sénégalaises (Saint-Louis) ainsi que des comptoirs dans l'océan Indien (île Bourbon, Chandernagor, Mahé).

Enfin, les Provinces Unies présentent probablement le cas le plus original des puissances coloniales. Ancien territoire espagnol, elle devient indépendante seulement à partir de 1579. Le XVII^e siècle est sa période la plus faste comme en attestent ses peintres (Rembrandt, Vermeer) et le dynamisme commercial et naval du port d'Amsterdam. En l'espace d'un siècle, malgré les guerres européennes dont elle est victime dans la première moitié du XVII^e siècle, les Provinces Unies parviennent, grâce à ses corsaires, à se constituer un véritable empire qui se caractérise surtout par des implantations territoriales ponctuelles mais visibles à l'échelle mondiale : les comptoirs ouverts dans le golfe de Guinée, dans l'Océan indien ou sur les côtes indiennes lui assurent la maîtrise des routes maritimes. Enfin, les Hollandais s'installent pour une longue période en Indonésie (Singapour, île de Java, alors désignée comme Batavia).

Au final, l'empire espagnol se distingue nettement des autres empires européens : non seulement, il est le plus vaste et le plus ancien mais surtout il se présente sous la forme de royaumes avec des capitales impériales (Mexico, Lima), ce qui implique l'imposition d'une structure administrative espagnole sur ces territoires : la « monarchie catholique universelle ». Si la couronne espagnole ne dispose pas de comptoirs, c'est que la logique commerciale n'est pas l'unique enjeu de la colonisation. Aussi pourrait-on distinguer *grasso modo* des empires de type insulaire, à étapes, avec une série de comptoirs (Portugal, Provinces Unies) et des empires continentaux établis sur de vastes territoires comme l'Espagne.

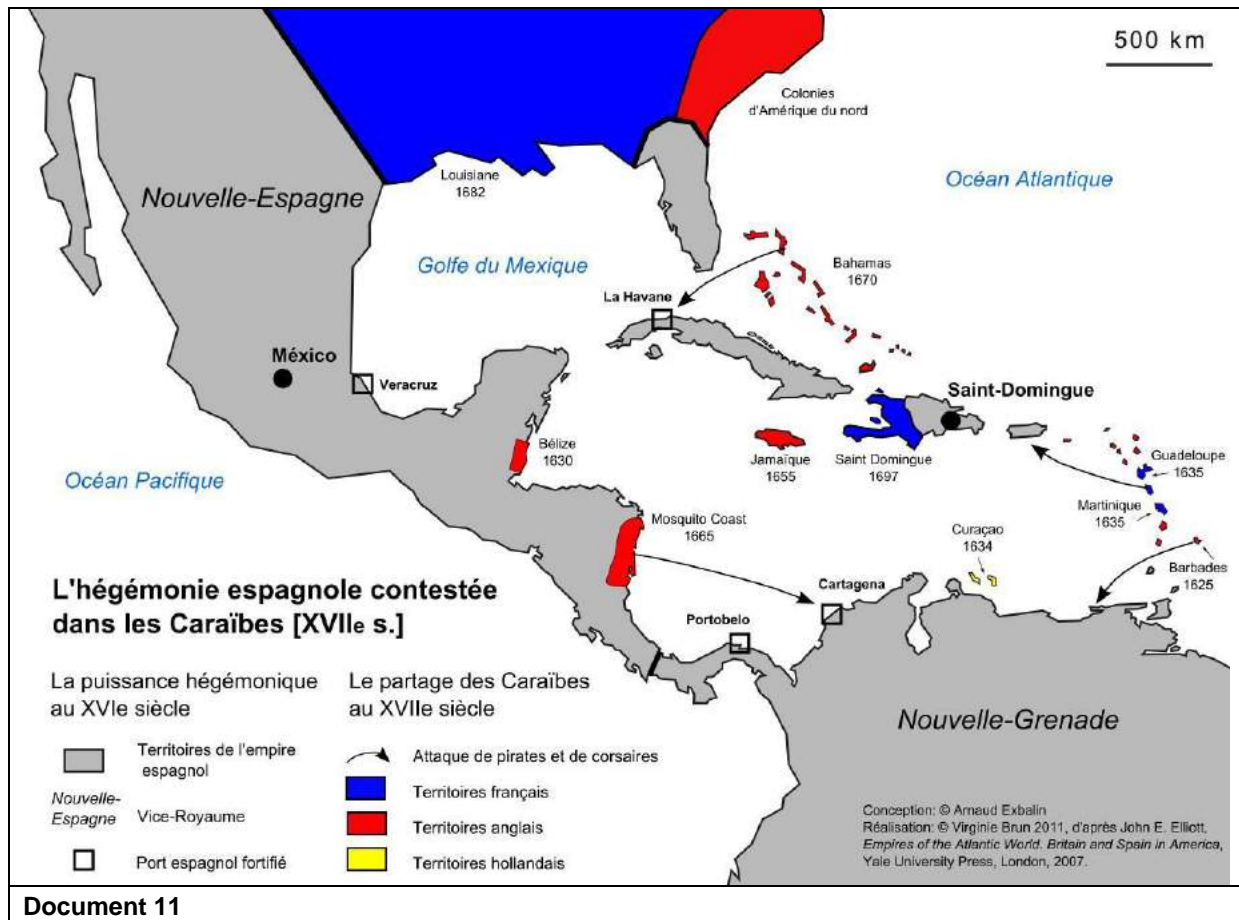
Il serait fastidieux de décrire dans le détail le parcours des routes commerciales de chacune des puissances, tout comme la nature des produits échangés. Dans le cadre d'une séquence avec des élèves de 4^e, nous retiendrons essentiellement deux faits :

- Les flux commerciaux générés par les empires coloniaux sont mondiaux à l'aube du siècle des Lumières, ce qui signifie de leur part une grande maîtrise de la navigation (courants, vents, routes), de la géographie des océans et de la construction navale. Nous sommes bien dans le cadre d'une première mondialisation, ce qui permet par ailleurs de mieux appréhender le nouveau programme de géographie du niveau de 4^e qui se centre précisément sur cette notion.
- La nature des échanges est également révélatrice du rapport « prédateur » des métropoles sur leurs possessions coloniales : les produits précieux (or, argent, tissus, porcelaine), des épices, du sucre, du café sont importés en grande quantité alors que des produits manufacturés sont exportés, dans le cadre de monopoles commerciaux, vers les colonies.

Pour permettre une approche plus fine de ces deux faits majeurs, il est nécessaire de changer d'échelon d'analyse. L'échelle régionale paraît en effet la plus appropriée pour entreprendre une telle démarche.

La Nouvelle-Espagne et les Caraïbes au début du XVIII^e siècle

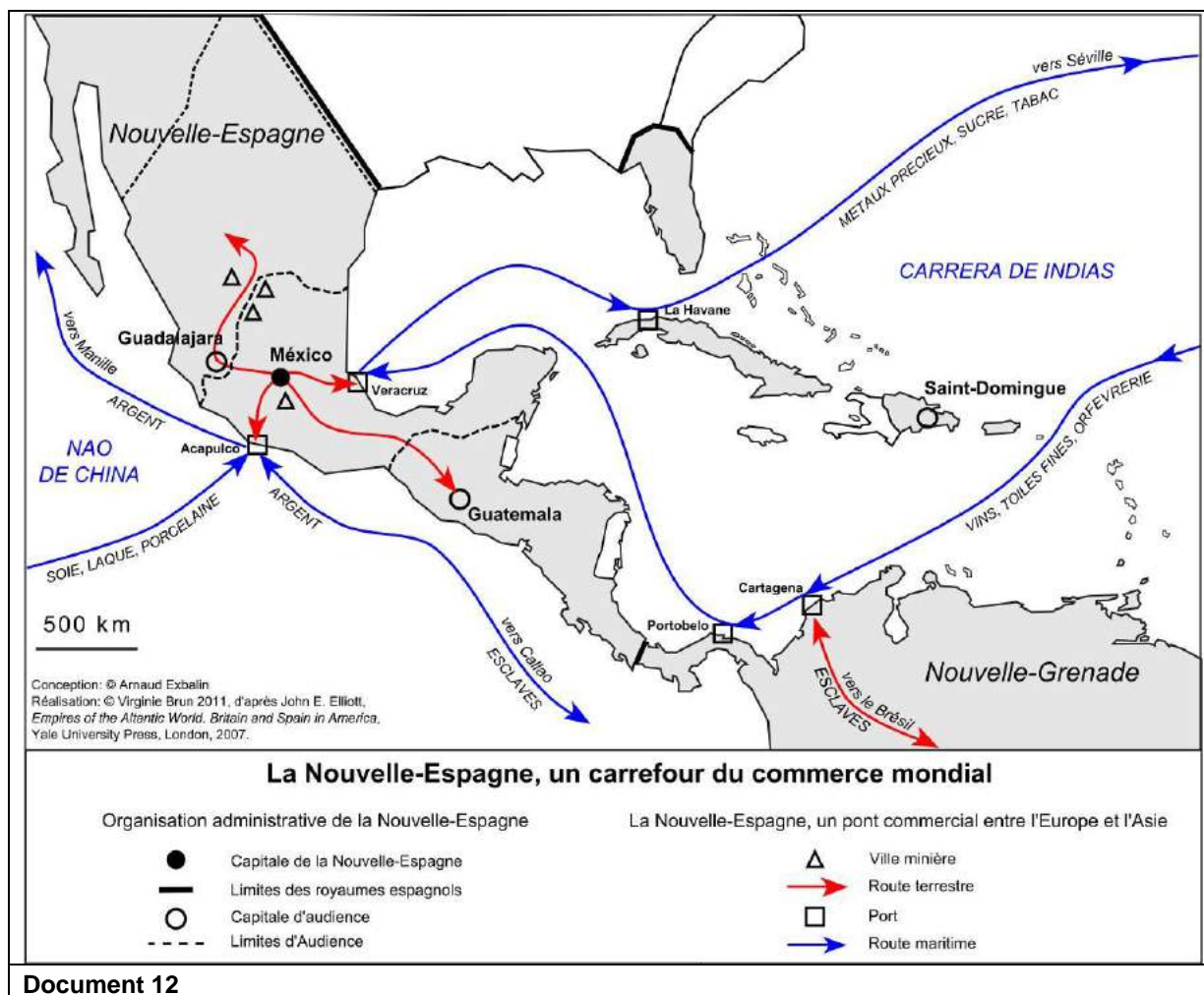
La Nouvelle-Espagne (Mexique d'ancien régime) et les Caraïbes constituent sans nul doute un des cas les plus intéressants à étudier. En effet, au cours du XVII^e siècle, la géopolitique de cette région a connu un bouleversement : alors que la couronne espagnole y régnait de manière hégémonique jusqu'au premier tiers du XVII^e siècle, l'espace caraïbe devient de plus en plus convoité par les autres puissances, ce qui a un impact sur l'organisation territoriale de la très proche Nouvelle-Espagne. Ce basculement géopolitique s'explique par le déclin de l'Espagne en Europe (dette, perte de territoires, chute des arrivées d'argent provenant des mines américaines, incapacité à alimenter ses colonies en marchandises), l'immensité des espaces à surveiller et les agressions des corsaires et des pirates des puissances étrangères. C'est la fin de la *Pax Hispanica*.



La première carte permet d'aborder le partage des Caraïbes entre les grandes puissances européennes. La fin de l'hégémonie espagnole est perceptible sur trois espaces caribéens :

- les petites Antilles qui passent intégralement sous contrôle anglais et français comme, par exemple, la Barbade en 1625 ou la Martinique et la Guadeloupe en 1635 ;
- les grandes Antilles où les puissances anglaise et française s'implantent durablement comme sur l'île de Santo Domingo que les Espagnols doivent partager avec les Français en 1697 ou comme en Jamaïque, qui passe sous la coupe anglaise en 1655 ;
- le littoral caribéen de l'Amérique centrale où les Anglais s'installent, au Belize en 1630, puis au Honduras.

Ces implantations nouvelles permettent non seulement aux corsaires d'intensifier leurs escarmouches contre les territoires espagnols et de mieux planifier les attaques contre les galions espagnols chargés d'argent mais aussi elles obligent la couronne espagnole à réorganiser son système de défense, ce qui absorbe une grande partie de son activité. C'est ainsi que les principaux ports de la région sont nouvellement fortifiés : Veracruz, La Havane, Carthagène. Une grande partie de l'argent mexicain est alors investi directement dans ces ouvrages fortifiés, ce qui a pour effet d'affaiblir encore un peu plus l'empire espagnol.



Document 12

La deuxième carte porte sur la Nouvelle-Espagne. Ce royaume est le joyau de la monarchie espagnole dans les Indes occidentales. Organisé administrativement dès le milieu du XVI^e siècle autour d'une capitale où résident vice-roi et archevêque, et d'une série de villes où siègent les tribunaux du roi (*Audiencias*), ce territoire couvre un vaste espace qui va de l'isthme panaméen jusqu'au nord de la Californie. La Nouvelle-Espagne regorge de mines argentifères, situées au nord du Mexique (San Luis Potosi, Zacatecas, Guanajuato), dont l'exploitation se perfectionne au cours du XVII^e siècle grâce au procédé de l'amalgame par le mercure. De nombreux voyageurs européens se sont fait l'écho de cette richesse (voir les témoignages de l'Italien Gemelli Carreri) ; elle se manifeste en outre dans les paysages urbains par la construction de magnifiques églises aux façades churriguèresques. Si la Nouvelle-Espagne est aussi riche, c'est non seulement en raison de l'activité de ses marchands – organisés au sein d'un tribunal de commerce, le *Consulado* – mais aussi en raison de sa position géographique.

La Nouvelle-Espagne se situe au carrefour de multiples routes commerciales. À l'échelle mondiale, ce vice-royaume est le point de jonction entre les flux commerciaux atlantiques et pacifiques. À partir des Philippines, des produits de luxe (tissus, porcelaine, épices, laque) sont acheminés depuis Acapulco via Mexico jusqu'au port de Veracruz et c'est de Veracruz, port d'entrée des produits européens, que partent les galions chargés d'argent jusqu'à Cadix et Séville, via La Havane, où les lingots sont enregistrés et estampillés. À l'échelle régionale, Mexico est également un carrefour où se croisent les routes commerciales terrestres. L'axe nord-sud est composé d'un ensemble de routes où les marchandises circulent à dos de mulet ; extrait des mines septentrionales, l'argent arrive dans la ville de Mexico avant d'être réexporté vers l'Espagne. L'axe est-ouest apparaît comme un véritable pont continental qui permet aux marchandises asiatiques non seulement d'alimenter les foires régionales (à Acapulco, Mexico, Puebla, Jalapa, Veracruz) mais également les marchés européens.

Néanmoins, à la fin du siècle, la région est marquée par une série de disettes et d'épidémies qui débouchent en 1692 sur de graves émeutes qui menacent l'ordre colonial dans son ensemble : à Mexico, à Guadalajara et à Tlaxcala. Dans la capitale, le 8 juin 1692, les Indiens lapident la façade du palais du vice-roi et mettent le feu au marché, à l'audience et à la potence faisant vaciller le pouvoir durant quelques heures... Aux attaques de corsaires dans les Caraïbes s'ajoutent donc des crises internes qui lézardent l'édifice impérial espagnol.

La Plaza Mayor de Mexico, une place commerciale mondiale



Document 13 - Anonyme, *Sortie du vice-roi Francisco de Croix à la cathédrale*, 1766, Mexico, Musée national d'histoire de Chapultepec, Mexique.
Source: Sonia Lombardo Ruiz, *Atlas histórico de la ciudad de México*, 2 vol., México, Carton y Papel, 1996.

Cette vue oblique de la *Plaza Mayor* – aujourd'hui Zocalo – est une grande toile (3 x 4 m env.) peinte vers 1769 et intitulée *Sortie du vice-roi Francisco de Croix à la cathédrale*. (Ce tableau dont l'auteur est inconnu se trouve actuellement au Musée national d'histoire de Chapultepec. Ce document permet aux élèves de pénétrer l'intérieur d'un marché d'une ville coloniale d'Ancien Régime. De gauche à droite, on peut identifier la *acequia real* (canal menant à la lagune de Texcoco), le marché et la cathédrale sur la droite ; au 1^{er} plan, le fronton du palais vice-royal d'où est peinte la scène, et le vice-roi Francisco de Croix (1766-1771) dans son carrosse.

La *Plaza Mayor* était alors le principal marché d'approvisionnement de la ville. La place est comble, elle grouille d'activités et de vendeurs ambulants. Ce tableau qui est une commande du vice-roi est une image idéalisée du pouvoir (cf. décorum du défilé). Les descriptions des chroniqueurs de l'époque sont quant à elles moins flatteuses ; elles insistent au contraire sur la saleté, la fumée, le vacarme et la promiscuité miséreuse qui règnent sur la place.

Le marché, au centre, se compose de deux entités. À l'arrière-plan, le *Parían* est le marché couvert. C'est un marché de produits d'exportation (*ultramar*) : produits fins, vins et liqueurs espagnols, tabac, foulards, orfèvrerie, porcelaine chinoise, etc. Les boutiques sont tenues par des Espagnols et les produits, coûteux, sont réservés à une minorité aisée. Au centre de l'image, le *Baratillo* est le marché aux produits frais provenant de la vallée de Mexico : fruits, légumes, poissons mais aussi pulque (jus d'agave fermenté). On y trouve également des vêtements de seconde main, des produits de contrebande, des armes ou des objets de recel. Ce marché est davantage fréquenté par la plèbe urbaine.

Dans ce document, Mexico, capitale de la Nouvelle-Espagne apparaît comme une corne d'abondance qui draine objets de luxe et victuailles des quatre coins du monde.

Un quartier de Mexico-Tenochtitlan face à la conquête et à la colonisation : Tlatelolco

Niveau lycée 2^{nde}

Introduction

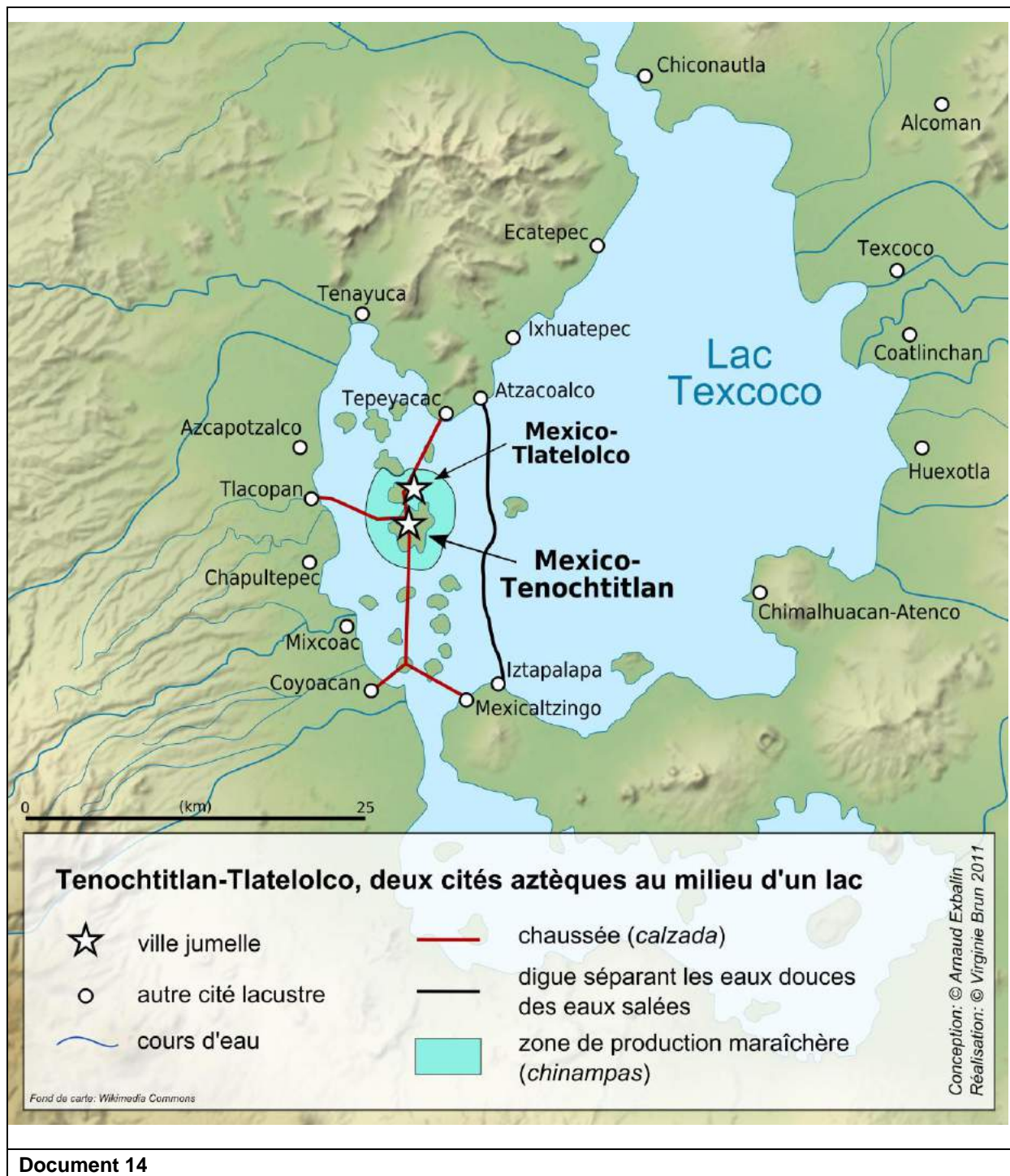
Le nouveau programme d'histoire de seconde est en application depuis septembre 2010 ; aussi existe-t-il déjà plusieurs propositions pour aborder une « cité précolombienne confrontée à la conquête et à la colonisation », étude inscrite dans le thème 4 (« L'élargissement du monde, XV^e-XVI^e siècles »). Si la ville de Mexico-Tenochtitlan est souvent prise comme exemple (cf. ressources pédagogiques des sites académiques régionaux), c'est qu'elle constitue un paradigme : une immense cité, qui fut la capitale prospère d'un empire, conquise par les Européens, rasée et réaménagée selon des normes urbanistiques espagnoles et qui fut le creuset d'un métissage inédit. Il a fallu moins d'un demi-siècle pour que la colonisation dans toutes ses formes (administrative, religieuse, urbanistique) s'enracine dans une ville nouvelle, désormais capitale d'un vice-royaume, Mexico.

Traiter des phénomènes de conquête et de colonisation sur un espace urbain aussi vaste et aussi complexe n'est pas chose facile. Le risque pour l'enseignant est de simplifier à outrance ces deux processus et d'appliquer un schéma préconçu – le modèle de ville espagnole s'est imposé, consécutivement à la conquête puis à la colonisation – sur l'ensemble de la ville. Or, le programme d'histoire de seconde nous invite précisément à jouer sur les échelles spatiales et temporelles, d'où la question : la colonisation s'est-elle greffée de manière homogène sur l'ensemble de la ville ?

C'est la raison pour laquelle nous proposons de limiter notre étude à un quartier de Mexico au XVI^e siècle : Tlatelolco. Avant l'arrivée des Espagnols, ce quartier était une cité indépendante de Tenochtitlán, avant d'être soumise à la capitale de l'empire aztèque, puis conquise en 1521 par Hernan Cortés et sa troupe. Sous la domination espagnole, ce quartier périphérique, situé dans la marge indigène et aquatique de la ville, se trouve pourtant au cœur du processus de colonisation : un monastère, une église et un collège pour les enfants de la noblesse indigène y sont construits dès 1535.

Enfin, cette séquence se prête particulièrement à l'enseignement de l'histoire en espagnol dans le cadre des « disciplines non linguistiques ». Les documents et les activités sont par conséquent à la fois en français et en espagnol.

Deux cités jumelles au milieu d'un lac : Tenochtitlán et Tlatelolco au début du XVI^e siècle



Document 14

Cette carte nous permet de planter le décor, vu d'en haut : Tlatelolco et Tenochtitlán apparaissent comme des cités jumelles. Chaque ville a été édiée sur un îlot du lac Texcoco. Ce lac est situé sur un haut plateau (*altiplano*) ; il est alimenté par une multitude de cours d'eau qui prennent leur source sur les pentes des volcans qui entourent le site. Si Tlatelolco et Tenochtitlán sont reliées à la terre ferme par un système de chaussées (en rouge), elles restent de véritables cités lacustres. Le niveau du lac de Texcoco varie beaucoup selon la saison, bas à la saison sèche entre novembre et avril, élevé à la saison des pluies entre mai et octobre. Un système complexe de digues permet de réguler le niveau des eaux et d'empêcher les eaux salées de se mélanger aux eaux douces.

La périphérie de ces îlots est constituée d'une immense banlieue maraîchère (*chinampas*) traversée de canaux et animée d'intenses flux de canots. La population de ces deux cités a été estimée à près de 300 000 habitants, ce qui en fait la plus grande ville du continent américain et l'une des plus peuplées au monde. Aujourd'hui, l'agglomération de Mexico recouvre en grande partie l'étendue du lac de Texcoco et regroupe plus de vingt millions d'habitants.

Chronologie de Tlatelolco

1337 : Fondation de Tlatelolco en même temps que Tenochtitlan, suite à une sécession du groupe mexica. Le glyphe de fondation de Tlatelolco est un monticule de sable surmonté d'un aigle, d'un bouclier, d'une lance et d'une massue. Tlatelolco et Tenochtitlán sont alors des villes jumelles qui fonctionnent en symbiose : la première est le siège de la puissance commerciale et la seconde, le siège du pouvoir politique et militaire (tête de la Triple Alliance en 1430).

1473 : Conflit entre les cités jumelles. Défaite de Tlatelolco qui perd alors son indépendance et doit verser un tribut à Tenochtitlán.

1519 (avril) : Entrée dans Mexico-Tenochtitlan d'Hernán Cortés et de sa troupe.

1521 (mars) : Début du siège de Tenochtitlan.

1521 (été) : Tlatelolco, où se sont réfugiés l'empereur et les combattants aztèques est l'ultime foyer de la résistance. La chute de Tlatelolco marque la prise définitive de Tenochtitlán par les conquistadors.

1535 : Construction de la Villa de Tlatelolco (ensemble franciscain composé d'une église, d'un monastère et d'un collège impérial pour la noblesse indigène). Mexico devient capitale d'un vice-royaume. La cité est alors composée de deux républiques : au centre, la ville des Espagnols, à la périphérie, les faubourgs indigènes où se situe Tlatelolco.

Moitié du XVI^e siècle : Rédaction à Tlatelolco du *Códice Florentino*, vaste encyclopédie en espagnol et en nahuatl coordonnée par le franciscain Bernard de Sahagún à partir de témoignages indigènes.

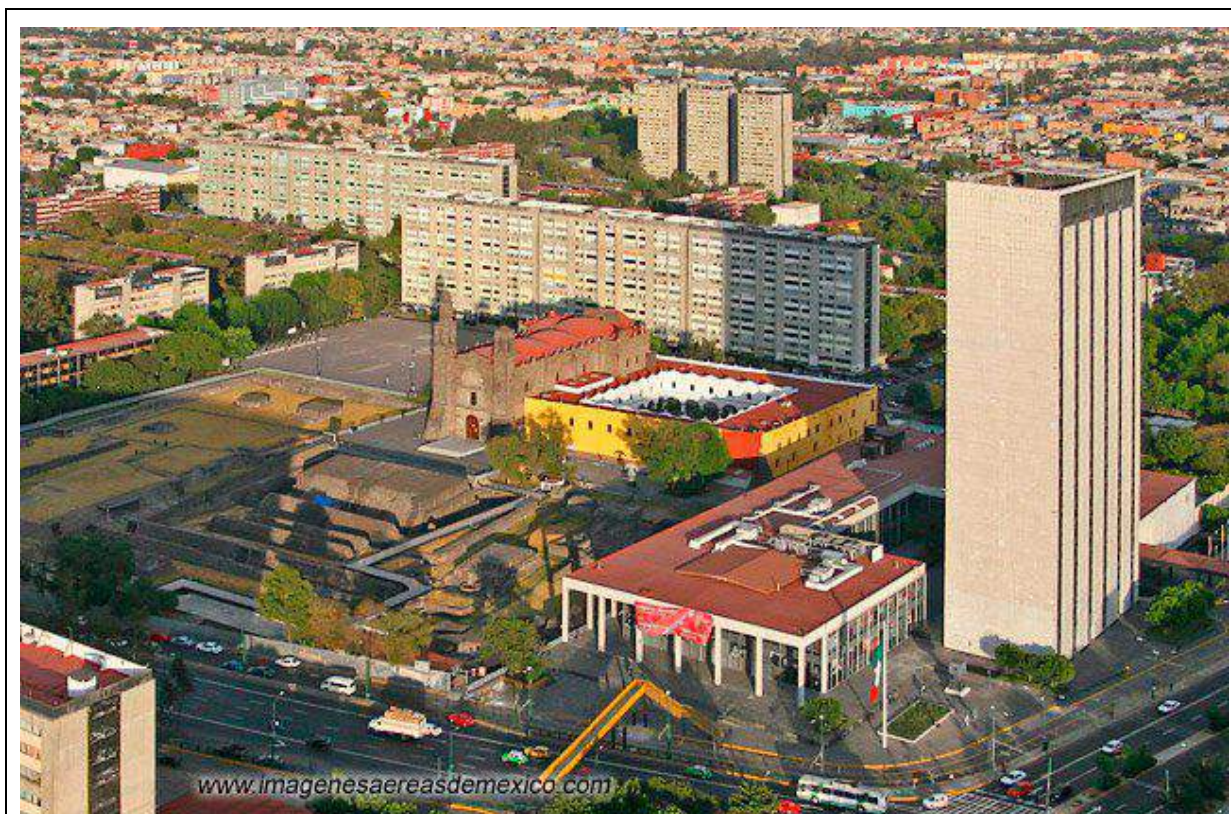
1555 : 1^{re} édition imprimée à Mexico du *Vocabulario en Lengua Castellana y Mexicana* d'Alonso de Molina (gardien du monastère de Tlatelolco), dictionnaire bilingue espagnol-nahuatl, rédigé à Tlatelolco.

Document 15

La chronologie permet de distinguer plusieurs phases de l'histoire de Tlatelolco : la fondation au XIV^e siècle, la rupture et la soumission à Tenochtitlán au XV^e siècle, la conquête espagnole, puis la colonisation franciscaine au XVI^e siècle.

Surtout, elle permet de retracer une évolution globale : cité indépendante à sa formation, elle est devenue tributaire de Tenochtitlán pour devenir un simple quartier de Mexico après la conquête. Au XVIII^e siècle, Tlatelolco s'est presque fondue dans [l'urbanisation croissante](#).

Une colonisation par superposition



Document 16 - Plaza de las Tres Culturas : Préhispannique, la Colonie et le Mexique moderne.

© Oscar Ruiz Cardeña, www.imaginesaerasedemexico.com

Cette photographie aérienne du quartier de Tlatelolco peut être une belle entrée pour aborder la séquence. Elle permet de visualiser dans le paysage la superposition des époques aztèque et espagnole, de voir comment s'est imposé un urbanisme hispanique et chrétien et ainsi de jouer sur les échelles temporelles.

On distingue trois types d'édifices nettement distincts :

- les tours et les barres sont des logements sociaux construits dans les années 1960, c'est la ville contemporaine. La grande tour située au pied du site archéologique correspond au ministère des Affaires Étrangères, site abandonné en 1985 suite au tremblement de terre.
- l'église, le monastère et le cloître ont été édifiés quelques années après la conquête ; cet ensemble représente la période coloniale. On remarque que l'église est pourvue d'éléments défensifs (créneaux, murs épais, tours et clocher à la base renforcée) : c'est une église forteresse. Cet urbanisme militaire espagnol en dit long sur la peur encore diffuse d'attaques ou de révoltes indigènes, quinze ans après la conquête.
- les ruines de l'ancienne enceinte sacrée de la cité de Tlatelolco, érigée au cours des XIV^e et XV^e siècles, ont été recouvertes par le monastère franciscain. Le site a seulement été exhumé à partir des années 1940. Au centre des ruines, en face de l'église, une pyramide est surmontée d'une plateforme : c'est le *Templo mayor* de Tlatelolco. Ce temple était consacré aux deux divinités tutélaires de la ville, au dieu de la guerre (Huitzilpochtli) et au dieu de l'eau (Tlaloc), soient les deux mêmes divinités qui étaient célébrées à Tenochtitlan. On remarque devant le *Templo mayor* une série de murs parallèles. Ces murs en escaliers correspondent aux parois des pyramides successivement bâties, par-dessus la première, par les différents dynastes de Tlatelolco. Chaque prince marquait son règne par la construction d'un nouveau temple, plus grand et plus haut que celui de son prédécesseur. Les archéologues estiment que le *Templo mayor* de Tlatelolco était aussi haut que le sommet de l'église.

Cette image nous renseigne sur les stratégies colonisatrices utilisées par les vainqueurs. D'une part, on constate que l'église a été édifée avec la même pierre (basalte) qui a servi deux siècles plus tôt à

construire le *Templo mayor*. On peut en conclure qu'une fois la ville soumise, les Espagnols ont procédé à un véritable « dépeçage » de la cité aztèque : les principaux monuments qui rappelaient l'autorité ancienne ont été démantelés et les matériaux ainsi dégagés ont été récupérés pour servir à l'élaboration du monastère. D'autre part, la proximité spatiale entre les ruines et l'église témoigne d'une volonté affichée de récupérer la charge symbolique du lieu. Dans la ville de Mexico, on retrouve de nombreux exemples de cette colonisation par superposition : le palais de Cortés se superpose à celui de Moctezuma ; la cathédrale, construite avec les pierres du *Templo mayor* de Tenochtitlan, a été surimposée sur l'enceinte cérémonielle, etc.

Le marché de Tlatelolco par Hernan Cortés

La découverte du marché de Tlatelolco par Hernan Cortés

Quelques jours après avoir été accueilli par Moctezuma sur la chaussée d'Iztapalapa à l'entrée de la grande Mexico-Tenochtitlan, Hernán Cortés visite la cité jumelle et voisine Mexico-Tlatelolco. Dans cette deuxième lettre, il relate au roi Charles Quint la richesse qui abonde sur les marchés. Celui de Tlatelolco était probablement l'un des plus grands et des plus prospères de Mésoamérique.

« Il y a dans cette ville de nombreuses places occupées par des marchés permanents et des lieux de vente en plein air. Il existe en particulier une grand-place de deux fois la taille de celle de Salamanque, entourée d'arcades et fréquentée tous les jours par plus de 70 000 vendeurs et acheteurs. On s'y approvisionne de toutes les richesses dont regorge la terre entière, de matériaux et de vivres, de bijoux en or et en argent, en plomb et en laiton, en cuivre, en étain, confectionnés avec des pierres précieuses, des os, des coquillages, des escargots et des plumes. On y vend des lapins, des lièvres, du gros gibier mais aussi de petits chiens que les Indiens castrant et engraisent pour être consommés. Il y a une rue des herboristes où l'on trouve toutes les variétés de racines et d'herbes médicinales qui existent sur terre. Il y a des échoppes de boutiquiers où les préparations médicinales sont vendues sous la forme de potions, d'onguents ou d'emplâtres. Il y a aussi des échoppes de barbiers où l'on peut se faire laver et raser. Il y a des regrattiers qui vendent à manger et à boire.

Il existe une grande variété de légumes, en particulier des oignons, des poireaux, des aulx, du cresson, de la bourrache, de l'oseille, des cardes et des pissenlits. Il y a une infinité de fruits parmi lesquels on trouve des cerises et des prunes très ressemblantes à celles d'Espagne. On y vend aussi du miel d'abeille, de la cire et du jus de canne de maïs qui sont aussi sucrés et doux que ceux tirés de la canne à sucre ; on trouve aussi du miel d'agave, nettement meilleur que le sirop consommé en Espagne, plante dont ils tirent du sucre et du vin [pulque].

Au final, tous les produits dont regorge la terre entière se retrouvent dans ces dits marchés. Ces produits, en plus de ceux dont j'ai déjà parlé, sont si nombreux et si divers que je ne puis les mentionner tous tant ils sont prolifiques et tant la mémoire me fait défaut à cet instant et parce que je suis incapable de leur attribuer à tous un nom. Chaque type de marchandise est vendu par allée spécialisée sans être mélangé à d'autres et en ce sens, tout y est très bien ordonné.

Tout est vendu en volumes et en mesures et, pour l'heure, je n'ai pas vu de vente à la pesée.

Il existe sur cette grand-place une très belle

Poco tiempo después de haber entrado en México-Tenochtitlán por la calzada de Iztapalapa donde lo esperaba el emperador Moctezuma, Hernán Cortés visita el mercado de México-Tlatelolco, ciudad vecina de la capital azteca. En esta segunda carta de relación, el conquistador da parte al emperador Carlos Quinto de la riqueza de las mercancías que abundan en el mercado.

« Tiene esta ciudad muchas plazas, donde hay continuos mercados y trato de comprar y vender. Tiene otra plaza grande como dos veces la de la ciudad de Salamanca, toda cercada de portales alrededor, donde hay cotidianamente arriba de sesenta mil ánimas comprando y vendiendo ; donde hay todos los géneros de mercaderías que en todas las tierras se hallan, así de mantenimientos como de vituallas, joyas de oro y de plata, de plomo y de latón, de cobre, de estaño, de piedras, de huesos, de conchas, de caracoles y de plumas [...]. Venden conejos, liebres, venados y perros pequeños, que crían para comer castrados. Hay calle de herbolarios, donde hay todas las raíces y yerbas medicinales que en la tierra se hallan. Hay casas como de boticarios donde se venden las medicinas hechas, así potables como ungüentos y emplastos. Hay casas de barberos donde lavan y rapan las cabezas. Hay casas donde dan de comer y beber por precio [...]. Hay todas maneras de verduras que se hallan, especialmente cebollas, puerros, ajos, mastuerzos, berros, borrajas, acederas y cardos y tagarinas. Hay frutas de muchas maneras, en que hay cerezas y ciruelas que son semejables a las de España. Venden miel de abejas y cera y miel de cañas de maíz, que son tan melosas y dulces como las de azúcar, y miel de unas plantas que llaman en las otras y estas de maguey, que es muy mejor que arrope ; y de estas plantas hacen azúcar y vino [...]. Finalmente, que en los dichos mercados se venden todas cuantas cosas se hallan en toda la tierra, que demás que lo he dicho, son tantas y de tantas calidades, que por la prolijidad y por no me ocurrir tantas a la memoria, y aun por no saber poner los nombres, no las expreso. Cada género de mercadería se vende en su calle, sin que se entremetan otra mercadería ninguna, y en esto tienen mucho orden.

Todo lo venden por cuenta y medida, excepto que hasta ahora no se ha visto vender cosa alguna por peso. Hay en esta gran plaza una muy buena casa como audiencia, donde están siempre sentados diez o doce personas, que son jueces y libran todos los casos y cosas que en el dicho mercado acaecen, y mandan castigar los delincuentes. Hay en la plaza otras personas que andan continuo entre la gente mirando lo que se vende y las

<p>demeure qui sert de tribunal de commerce, où siègent en permanence 10 à 12 juges qui traitent les différentes affaires qui se déroulent sur le marché et qui font châtier les délinquants. Il y a également sur cette place d'autres personnes qui circulent entre les personnes et qui sont chargés de vérifier la qualité des produits et la justesse des mesures utilisées par les vendeurs. »</p> <p><u>Source</u> : Hernán Cortés, « Seconde lettre de Relation », 30 octobre 1520, extrait tiré des <i>Cartas de Relación de la Conquista de América</i>, t. 1, Editorial Nueva España, s/f., México, p. 199-200. Traduction : Arnaud Exbalin.</p>	<p>medidas con que miden lo que venden.»</p> <p><u>Fuente</u> : Hernán Cortés, « Segunda carta de relación », 30 de octubre de 1520, en <i>Cartas de Relación de la Conquista de América</i>, t. 1, Editorial Nueva España, s/f., México, p. 199-200.</p>
Document 17	

Les *Cartas de relación* sont les rapports que rédige Hernán Cortés pour le roi d'Espagne et empereur Charles Quint (1500-1558). Il existe cinq « lettres de relation » écrites entre juillet 1519 et septembre 1526, soit moins d'une lettre par an. Cet extrait est tiré de la 2^e lettre, datée de la fin octobre 1520. Cortés consacre plusieurs pages à la description de la ville de Mexico-Tenochtitlan, dont le grand marché de Tlatelolco. Le moment où Cortés découvre ce marché doit vraisemblablement être daté du mois de novembre 1519, soit juste après la première rencontre entre les deux chefs. Cet épisode correspond à une phase de découverte et de « coexistence pacifique » qui dure jusqu'au massacre de la noblesse aztèque perpétré par Pedro de Alvarado le 20 avril 1520. Le conquistador, invité de l'empereur aztèque, parcourt la ville, chacun s'observe dans l'attente d'une attaque éventuelle. Le texte se compose de deux parties : les marchandises vendues sur le marché puis, dans le deuxième paragraphe, la police du marché.

La première phrase insiste à juste titre sur la multiplicité des marchés en plein air, une tradition mésoaméricaine attestée par les archéologues. Ces marchés, appelés *tianguis* en nahuatl, sont la forme commune d'approvisionnement dans les villes mésoaméricaines. Si Cortés exagère probablement les dimensions du *tianguis* de Tlatelolco, il n'en demeure pas moins que celui-ci était l'un des plus grands d'Amérique ; ce qui faisait de Tlatelolco une véritable métropole commerciale à l'échelle de l'empire aztèque. Comme le souligne l'auteur, la variété des produits est très grande : fruits, légumes, oiseaux, bijoux, matières premières, etc. La vallée de Mexico était en effet un carrefour de routes commerciales qui drainaient une multitude de productions régionales. C'est ainsi que l'on trouve des plumes et des coquillages – à usage décoratif ou cérémoniel – inexistantes sur le plateau central. Les plumes (de quetzal) proviennent des terres chaudes du Sud et les coquillages du golfe du Mexique ou des côtes du Pacifique. Tous ces produits étaient transportés à dos d'hommes, les équidés (chevaux, mulets) n'existant pas avant l'arrivée des Espagnols. Les négociants mexicains (*pochtecas*) appartenaient à une élite économique, disposaient de privilèges, étaient organisés en corporations et étaient proches du pouvoir pour lequel ils travaillaient parfois comme espions.

On remarque enfin que ce ne sont pas seulement des marchandises qui sont échangées sur le marché, mais aussi des services puisqu'on y trouve des coiffeurs ou des vendeurs de nourriture préparée.

Au-delà d'une lecture linéaire, trois aspects du texte peuvent être dégagés :

- Le caractère répétitif de l'écriture s'explique par les intentions de l'auteur. Cortés veut souligner la profusion de marchandises par une longue litanie de produits. Il s'agit de montrer au roi que si les nouvelles terres découvertes sont pauvres en or, elles regorgent d'autres richesses. D'autre part, la description systématique correspond à un genre littéraire médiéval ; on pourrait, par exemple, comparer ce texte aux descriptions des chroniqueurs des croisades face à Constantinople.
- La « vision espagnole de la ville mésoaméricaine » est nettement perceptible dans les termes utilisés. Cortés compare les dimensions de la place de Tlatelolco à celle de Salamanque, une des cités ibériques les plus prestigieuses à cette époque grâce à son université que Cortés a fréquentée pendant deux ans (Madrid n'existe pas alors). Il associe des fruits exotiques aux fruits connus en Espagne, il considère que le miel mexicain est meilleur que le miel espagnol. Pour désigner le *pulque*, boisson fermentée d'agave, il utilise le mot « vino ». Enfin, certains aspects lui paraissent suffisamment étranges pour être mentionnés comme les chiens castrés et engraisés pour être consommés. Le vocabulaire utilisé trahit bien ce « premier moment » où Cortés entre en contact avec une nouvelle civilisation.
- Le dernier paragraphe traite de la police des marchés. Non seulement le marché de Tlatelolco est bien achalandé, mais il est également bien ordonné avec un tribunal de commerce et des agents en civil qui contrôlent les mesures et la qualité des produits. Cette police était-elle plus efficace que celle des villes européennes ? Il est difficile de le dire même si les spécialistes de la civilisation aztèque tendent à l'affirmer. Si Cortés insiste sur ce bel ordre urbain, c'est surtout pour valoriser son ennemi et ainsi justifier sa présence et son action.

La conquête de Tlatelolco, dernier épisode du siège de Mexico

Après la défaite de la *Noche triste*, le 30 juin 1520, les conquistadors commencent le siège de Tenochtitlán. Les attaques espagnoles sont si violentes, qu'elles obligent les Mexicas, conduits par Cuauhtémoc, à fuir dans le nord de la ville, dans le quartier de Tlatelolco, où l'empereur possède des résidences. Cet épisode marque la fin de la conquête et se termine par la capture de l'empereur aztèque.

« Cortés monta au sommet de la grande pyramide de Tlatelolco pour voir comment Sandoval¹ entra fougueusement avec ses brigantins dans les parages où se trouvaient les demeures de Cuauhtémoc ; et dès le moment où il se sentit encerclé, Cuauhtémoc eut peur de se faire capturer ou tuer. Il avait alors équipé une cinquantaine de grandes pirogues avec de bons rameurs afin de, en cas d'urgence, pouvoir s'échapper et se fondre à travers les roseaux et, à partir de là, rejoindre la terre ferme et se cacher dans les villages environnants. Et lorsque les Espagnols pénétrèrent dans son quartier, ils s'embarquèrent aussitôt dans les pirogues déjà chargées de ses biens, de l'or, des bijoux et de toute sa famille et des femmes ; les fuyards traversèrent alors la lagune suivis de plusieurs des capitaines de l'empereur. Et comme la lagune étaient pleine de pirogues, Sandoval fut averti de la fuite de Cuauhtémoc ; il ordonna à tous ses brigantins de cesser de pilonner les maisons et les huttes et de se lancer à la poursuite des pirogues dans le but de capturer Cuauhtémoc vivant sans lui causer ni offense, ni humiliation mais en essayant tout simplement de le prendre ».

Source : Bernal Díaz del Castillo, *Historia verdadera de la Conquista de la Nueva España*, 2^e moitié du XVI^e siècle, édition Porrúa, Mexico, 2005, p. 367.

Después de la derrota española de la *Noche Triste* el 30 de junio de 1520, los conquistadores inician el asedio de la capital azteca. Los enfrentamientos son muy duros y obligan los Mexicas conducidos por Cuauhtémoc a huir y a esconderse en el norte de la ciudad, entre las casas de Tlatelolco. Este episodio marca el último momento de la Conquista de México y se acaba por la captura del emperador.

« Cortés se subió en el *cu mayor* del Tlateluco² para ver cómo Sandoval³ entró con gran furia con los bergantines⁴ en aquel paraje donde estaban las casas de Guatemuz⁵, y desde que se vio cercado Guatemuz tuvo temor no le prendiesen o matasen, y tenía aparejadas cincuenta grandes piraguas con buenos remeros para que, en viéndose en aprieto, salvarse e irse a meter en unos carrizales, y desde allí a la tierra, y esconderse en otros pueblos [...] y como vieron que les entraban entre las casas, se embarcan en las cincuenta canoas, y ya tenían metida su hacienda y oro y joyas y toda su familia y mujeres, y se mete en ella y tira por la laguna adelante, acompañado de muchos capitanes ; y como en aquel instante iban otras muchas canoas, llena la laguna de ellas, y Sandoval luego tuvo noticia que Guatemuz iba huyendo, mandó a todos los bergantines que dejasen de derrocar casas y barbacoa y siguiesen el alcance de las canoas y mirasen que tuviesen tino a qué parte iba Guatemuz, y que no le ofendiesen ni le hiciesen enojo ninguno sino que buenamente le procurasen de prender ».

Fuente : Bernal Díaz del Castillo, *Historia verdadera de la Conquista de la Nueva España*, segunda mitad del siglo XVI, Porrúa, Mexico, vigesimosegunda edición, México, 2005, p. 367.

Document 18

¹ Gonzalo de Sandoval (1497-1528) est un des meilleurs capitaines de Cortés. C'est lui qui supervise la construction des brigantins, petits navires de combat.

² El "*cu mayor del Tlateluco*" designa el Templo mayor de Tlatelolco.

³ Gonzalo de Sandoval (1497-1528) es uno de los mejores capitanes de Cortés ; supervisó la construcción de los bergantines.

⁴ Los bergantines son naves de combate especialmente construidos por los conquistadores para el asedio de la ciudad de Mexico-Tenochtitlan.

⁵ Así los españoles llamaban al último emperador azteca, Cuauhtémoc (1497-1525).

Cet extrait est tiré de la *Historia verdadera de la Conquista de la Nueva España*, chronique tardive de la conquête rédigée par Bernal Díaz del Castillo (1496-1584). Bernal Díaz a lui-même participé directement au siège de Mexico comme fidèle compagnon d'armes d'Hernan Cortés. Cependant, il commence à rédiger son récit quarante ans après avoir vécu les événements. Il a donc tendance à déformer certains aspects, minorant ou exagérant selon les cas. Il achève la rédaction du manuscrit en 1568, à Santiago de Guatemala, où il passe la fin de sa vie – il y meurt en 1584. Le manuscrit est imprimé et édité en Espagne seulement en 1632. Il rencontre un succès immédiat, répondant à l'engouement d'une frange cultivée de la population pour les récits d'aventure.

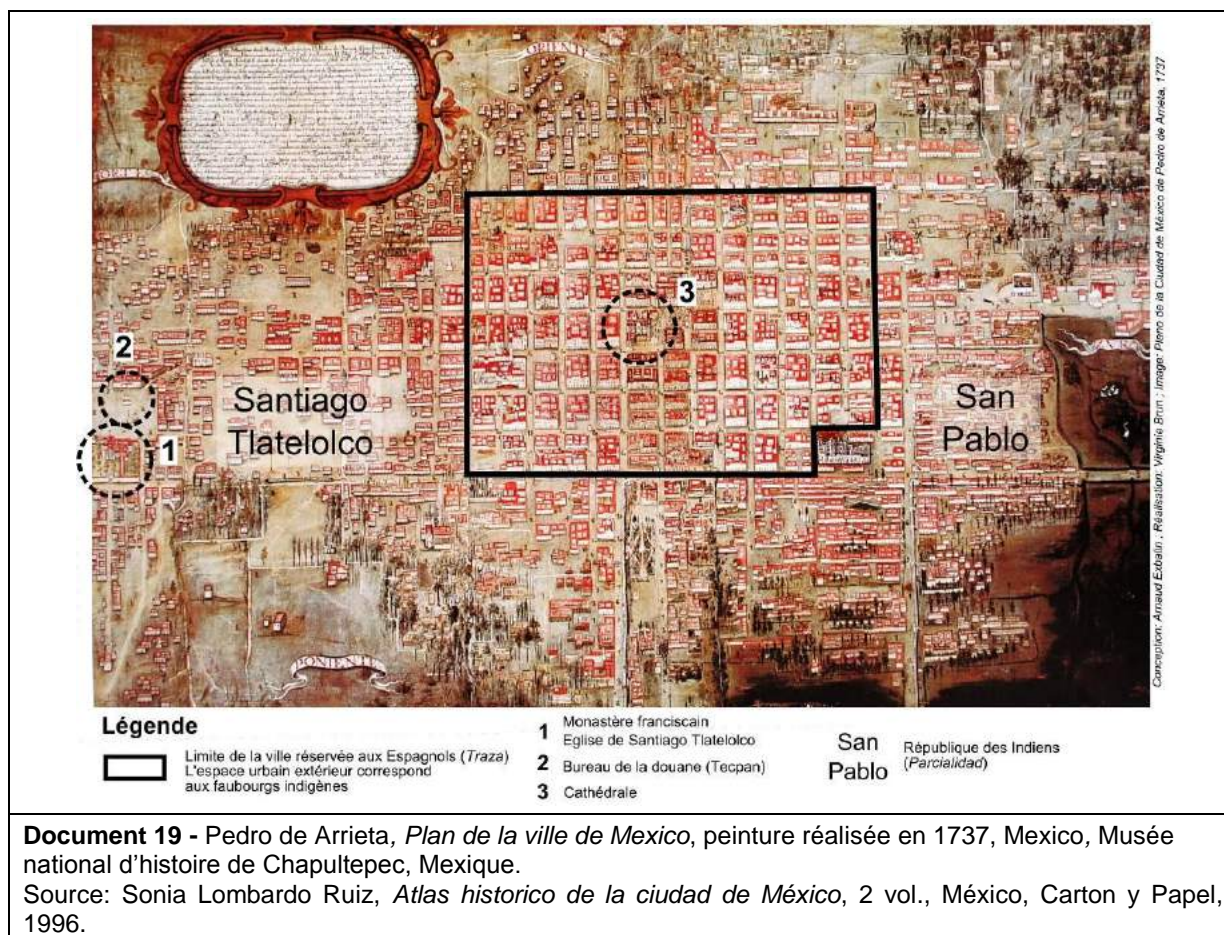
L'*Historia verdadera de la Conquista* se compose de 214 chapitres ; cet extrait est tiré du chapitre 156, intitulé : « Como Gonzalo de Sandoval entró con los doce bergantines a la parte que estaba Guatemuz y se prendió, y lo que sobre ello pasó ». Le passage décrit la fuite de Cuauhtémoc, sa poursuite sur la lagune de Texcoco avant sa capture finale. Le moment décrit pourrait être daté du début du mois d'août 1521. Tlatelolco est alors l'ultime foyer de la résistance aztèque dans la capitale. Cuauhtémoc et ses guerriers ont été en effet chassés de Tenochtitlan suite aux offensives répétées des Espagnols dès la fin du mois de mai 1521 et se sont réfugiés dans les quartiers de Tlatelolco. Cuauhtémoc est alors le dernier empereur aztèque (le 11^e *tlaton*).

Cet extrait nous permet d'étudier un aspect essentiel du siège de Mexico : la dimension navale des opérations militaires. Le milieu lacustre du site constitue une évidente barrière naturelle contre les envahisseurs : les Espagnols en font les frais lorsque, chassés de la ville par le peuple en révolte, ils se trouvent pris au piège par des inondations volontairement provoquées par les Aztèques qui détruisent les digues de protection. Des centaines d'Espagnols et de soldats tlaxcaltèques périrent noyés ; c'est le célèbre épisode de la *Noche Triste*. Ayant trouvé refuge dans la province de Tlaxcala avec les soldats survivants, Hernan Cortés charge Gonzalo Sandoval, un de ses plus jeunes capitaines, de superviser la construction des brigantins. Les brigantins sont des navires de guerre de petite taille avec un faible tirant d'eau et une voile qui leur permettent d'évoluer rapidement en eaux peu profondes. Ils sont suffisamment solides pour être armés d'un canon léger. Ces petits navires de guerre ont été fabriqués à Tlaxcala et transportés en pièces détachées jusqu'au lac de Texcoco.

Dans ce passage, les brigantins sont à la fois utilisés comme moyen de transport pour se déplacer le plus rapidement sur le lac, pourchasser les pirogues de l'empereur et le capturer ; ils sont également utilisés pour pilonner, à coup de canons, les demeures des habitants de Tlatelolco où les combattants aztèques ont trouvé refuge. Ils ont donc joué un rôle décisif dans le siège de Tenochtitlan.

Pourtant ce passage, tout à la gloire des Espagnols, ne doit pas nous faire oublier d'autres aspects décisifs dans l'issue des combats : lorsque la dernière offensive est lancée en août 1521, la capitale aztèque est déjà moribonde, affaiblie par les multiples assauts antérieurs, par un siège de plusieurs mois (pénurie d'eau et de vivres) et surtout par une épidémie de variole qui faucha une grande partie de la population indigène à l'image de l'empereur Cuicahuac, petit fils et successeur de Moctezuma et oncle de Cuauhtémoc, qui décède de la variole en décembre 1520.

Un nouveau quartier franciscain au milieu des Indiens



Ce plan de la ville de Mexico est une grande toile peinte en 1737 par Pedro de Arrieta, maître d'architecture de la municipalité de Mexico (*cabildo*). Le plan, aux importantes dimensions (195 x 130 cm), devait se situer dans la salle du *cabildo* de la municipalité qui en avait passé commande à son architecte officiel. Les échevins cherchaient en effet à connaître l'extension de la cité afin de mettre à contribution les quartiers indigènes (*parcialidades*) pour l'entretien de la voirie, le nettoyage des rues, etc. Le plan devait également servir à recenser les Indiens et ainsi faciliter la recollection du tribut. Bien que ne disposant pas d'échelle, ce plan est relativement fiable pour l'époque. Il a l'avantage d'être l'un des premiers plans qui représente la périphérie de Mexico ; c'est ainsi que l'on peut mesurer le degré d'insertion de Tlatelolco dans la ville coloniale. Pour mieux identifier les éléments qui nous intéressent, nous avons ajouté une légende de localisation.

On remarque que Tlatelolco, qui était une ville à part entière à l'époque préhispanique, s'est agrégée à la ville de Mexico au XVIII^e siècle pour ne former plus qu'une seule cité. La lagune qui séparait les deux îles à l'époque aztèque a presque disparu (excepté quelques zones marécageuses) suite aux travaux titanesques d'assèchement de la vallée de Mexico.

Cependant à y regarder de près, Tlatelolco n'appartient pas au même espace que celui du centre. Situé à la marge, ce quartier indigène relève à la fois d'une urbanisation plus lâche, beaucoup moins dense et surtout moins planifiée que celle du centre qui se caractérise par la monumentalité de ses palais. Administrativement, il n'appartient pas non plus à la même entité politique que le centre, il forme une *parcialidad*, c'est-à-dire qu'il est doté de son propre gouvernement, les autorités indigènes étant à la tête du *cabildo*. Avec l'évangélisation, Tlatelolco est devenue une paroisse au même titre que l'ensemble des quartiers de la ville mais cette paroisse (*doctrina*), confiée aux franciscains, est exclusivement réservée aux Indiens, une mise à distance voulue par la Couronne afin de mener à bien le projet évangéliste. Sur cette carte, il faut donc distinguer deux territoires nettement distincts : au centre, « la république des Espagnols », la ville blanche et métisse, au plan tracé au cordeau et à l'architecture monumentale et, à la

périphérie, « la république des Indiens » gouvernée par les *caciques* et les moines, aux rues sinueuses et aux petites maisons en torchis.

Cette carte nous permet donc de mesurer, deux siècles après la conquête, l'hispanisation de la ville, y compris dans les quartiers indigènes. Deux éléments du quartier de Tlatelolco peuvent être retenus :

- La création sur l'espace de l'ancienne enceinte cérémonielle de Tlatelolco d'un couvent franciscain. Ce couvent, appelé la Villa de Tlatelolco, est composé d'une église forteresse, d'un cloître et d'un collège impérial destiné à l'éducation et à l'évangélisation de la noblesse indigène. L'ensemble fut inauguré en 1536 sous le double patronage du premier vice-roi de la Nouvelle-Espagne et de l'archevêque.
- De l'autre côté de la place, se trouve le *Tecpan*, siège du *cabildo* et hôtel des douanes, édifié au milieu du XVI^e siècle, sur l'emplacement d'un ancien palais de Moctezuma. Cet ensemble architectural était composé d'une résidence entourée de jardins, de thermes et des bureaux de l'administration.

Ces deux ensembles ont donc constitué, dès le milieu du XVI^e siècle, les bastions avancés d'une urbanisation à l'espagnole en milieu indigène. Organisés traditionnellement sur le modèle hippodamien, autour d'une place qui reprend en partie celle du *tianguis* préhispanique, le Tecpan et le couvent franciscain ont guidé l'urbanisation à venir.

L'histoire du Mexique contemporain

Sections internationales en espagnol

Présentation

L'histoire du Mexique contemporain se confond avec l'histoire du Mexique indépendant, par opposition au Mexique d'ancien régime dit « colonial ». Elle couvre les XIX^e et XX^e siècles, de l'indépendance définitivement acquise en 1821, jusqu'à l'an 2000, date qui a mis fin à 70 ans de monopartisme du *Partido Revolucionario Institucional* (PRI), et qui a ouvert l'ère de l'alternance politique.

Les sections internationales, dans la lignée des sections européennes, se sont multipliées ces dernières années dans les lycées de l'Éducation nationale. Les « disciplines non linguistiques », en histoire-géographie et en littérature étrangère, y ont acquis un statut privilégié, puisque l'intégralité des programmes (soit 4 heures par semaine en histoire-géographie) est enseignée en espagnol. En 2013 aura lieu la première session du Bachibac, baccalauréat dont une partie des épreuves se déroule en espagnol. Ce diplôme, à la fois reconnu par les autorités françaises et espagnoles, permet aux élèves de poursuivre leurs études dans les universités en Espagne. En histoire, en classe de première et de terminale, un programme commun a été conjointement fixé par les deux gouvernements (voir BO spécial n° 5 du 17-06-10). Ce programme invite les professeurs d'histoire-géographie des sections internationales à enseigner les faits des sociétés contemporaines dans le monde, en France, en Espagne mais également, en classe de terminale, en l'Amérique latine, de 1945 à nos jours. Il faut donc s'interroger, avec les élèves, sur le sens des décalages existant entre la puissance colonisatrice et les pays issus de l'empire colonial espagnol.

L'histoire du Mexique contemporain entre naturellement dans ce cadre. Nous avons choisi d'aborder un fait d'histoire politique ignoré des commémorations officielles : le massacre des étudiants du 2 octobre 1968, connu sous le nom de la *Matanza de Tlatelolco* ; une manière de nous démarquer de l'histoire étatique. Tous les documents sont présentés dans leur version originale en espagnol. Nous accompagnons cette séquence d'une fiche d'activités (*actividades*), également en espagnol, pour les classes d'histoire des sections internationales.

Le massacre de Tlatelolco du 2 octobre 1968

Classe de Terminale, section internationale en espagnol

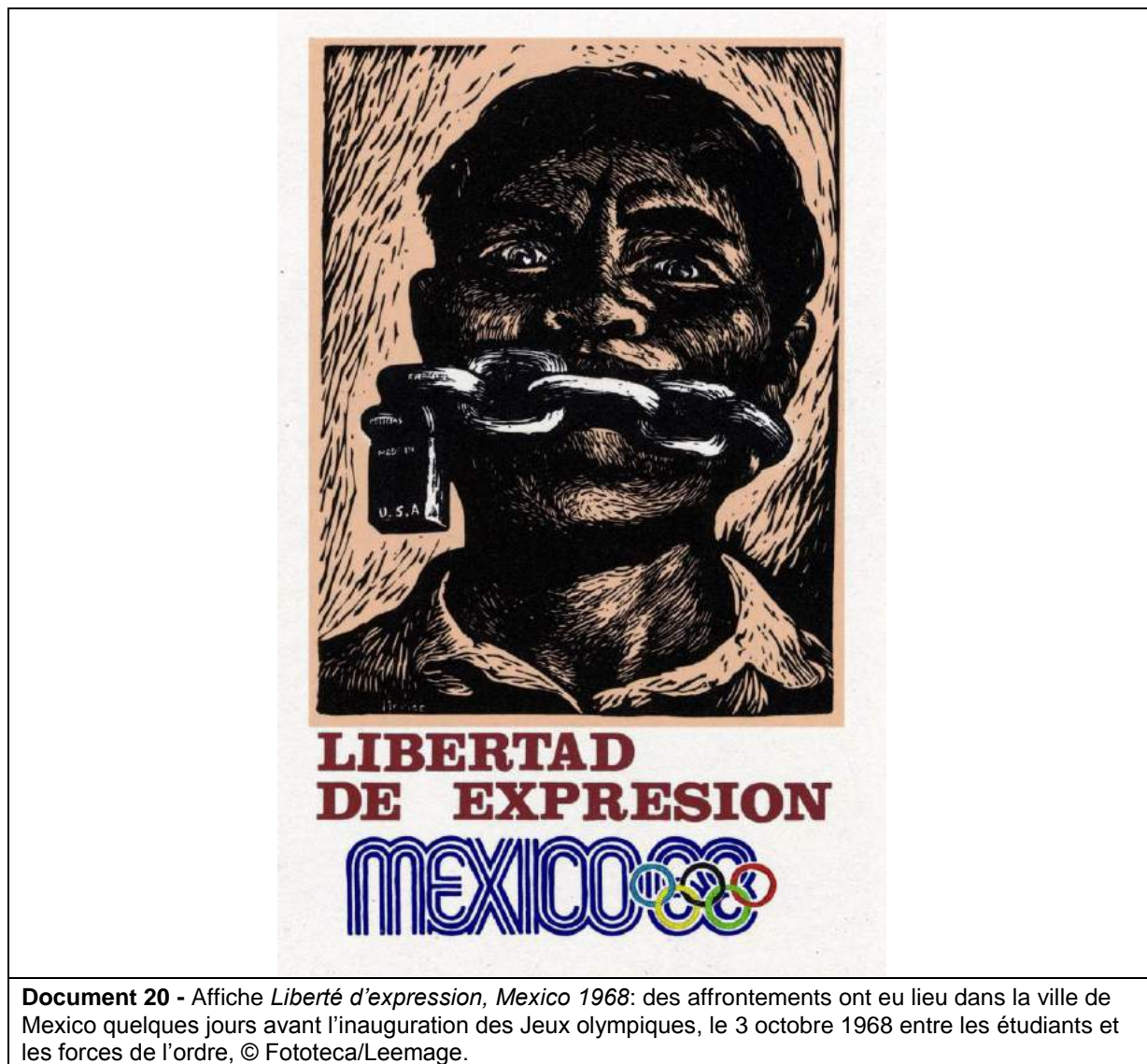
Introduction

Le 2 octobre 1968, plusieurs milliers d'étudiants convergent vers la Place des Trois cultures, (*Plaza de las Tres Culturas*) située à quelques pas du centre historique de Mexico. Un meeting géant y est organisé par le Conseil national de grève (CNH), organisation qui coordonne l'ensemble des mouvements étudiants qui manifestent depuis trois mois dans les rues de la capitale. À 6 h du soir, au moment où le meeting prend fin, un hélicoptère de l'armée lance un feu de Bengale. Le signal est donné aux francs-tireurs du *Batallon Olimpia* (voir [doc. 24](#)) de tirer à balles réelles sur les étudiants. C'est la panique, les milliers de manifestants se mettent à fuir, les issues d'accès sont bloquées par l'armée, les étudiants sont pris au piège. Plusieurs dizaines de personnes sont tuées par balles, d'autres meurent piétinées ou étouffées. Plus d'un millier de « fauteurs de troubles » sont emprisonnés dans la prison de Lecumberri, où ils sont interrogés et torturés. Au terme de cette nuit sanglante, plus d'une centaine d'étudiants « disparaissent ». Cette tragédie, rayée de la mémoire officielle, est connue comme « la matanza de Tlatelolco ». Il s'agit bien d'un massacre, car les historiens ont pu prouver que l'opération avait été soigneusement planifiée par les plus hautes autorités, que les militaires avaient eu ordre de fermer les accès, que les francs-tireurs avaient été préalablement placés sur les toits des immeubles qui encadrent la place, que les étudiants étaient sans défense, etc. Ce massacre, comme bien d'autres massacres dans l'histoire de l'humanité, doit être abordé dans sa dimension politique.

La Matanza de Tlatelolco est généralement abordée à travers le prisme de l'histoire politique nationale : le système de parti hégémonique (*Priísmo*), assimilé par certains à une « dictature parfaite » (Mario Vargas Llosa), ne laisse guère d'espace à la contestation, surtout dix jours avant les Jeux olympiques.

Mais il y a d'autres manières de saisir le sujet. Le plus intéressant pour nous est de mettre en perspective des contextes imbriqués les uns aux autres et de réinscrire cette tuerie à la fois dans l'histoire des régimes politiques mexicains (échelle locale), dans le contexte plus large de guerre froide (échelle régionale), et enfin dans l'atmosphère d'agitation sociale qui caractérise l'année 1968 (échelle mondiale). On peut également faire varier les thématiques : aborder le massacre de Tlatelolco sous l'angle de l'histoire des Jeux olympiques ou, mieux encore, l'inscrire dans une histoire longue (dès la conquête) de la violence politique en Amérique latine.

Une jeunesse muselée



Document 20 - Affiche *Liberté d'expression, Mexico 1968*: des affrontements ont eu lieu dans la ville de Mexico quelques jours avant l'inauguration des Jeux olympiques, le 3 octobre 1968 entre les étudiants et les forces de l'ordre, © Fototeca/Leemage.

Ce graffiti peut être une belle entrée en matière pour ouvrir cette séquence car il appartient à un genre d'expression politique privilégié en 1968 par les révoltes étudiantes. Ce mode d'expression contestataire est ancien mais il connaît à cette époque un succès exceptionnel. On retrouverait des images identiques et au contenu similaire aussi bien à Berkeley et à Tokyo, qu'à Rome, Prague ou Paris au même moment. Il ne s'agit pas ici à proprement dit d'un graffiti mais d'un placard de format A4 qui a été, comme des milliers d'autres, collés à la sauvette sur les murs des rues de la capitale. Un exemplaire est actuellement exposé sur un mur du « Mémorial de 1968 », lieu de la mémoire étudiante situé à Tlatelolco. Les auteurs de cette affiche sont bien entendu anonymes ; il peut s'agir d'étudiants des Beaux-arts (*Academia de San Carlos*) ou de la faculté d'arts plastiques de l'université publique (*Universidad Nacional Autónoma de México, UNAM*).

La composition de l'affiche est simple. Un message, « Libertad de expresión » est associé à un dessin, le visage d'un jeune homme (étudiant ou travailleur) dont la bouche est barrée par une énorme chaîne fermée d'un cadenas « *made in USA* ». Il y a un jeu graphique entre la date (1968) et le symbole des JO. Le trait du crayon est agressif, le fond semble être en feu et le jeune homme avec son visage tourmenté et ses yeux exorbités souffre sa muselière en acier.

Le message est clair, la jeunesse mexicaine est bâillonnée par la police et l'armée (dont les noms sont inscrits sur les maillons de la chaîne), sous l'influence de la politique anticommuniste des États-Unis. Les Jeux olympiques, symbole de paix entre les peuples, se sont transformés en fossoyeurs de la liberté d'expression au Mexique.

Repères chronologiques pour comprendre un massacre

Historia política de México, siglo XX	1884-1911	Dictadura del General Porfirio Díaz
	1906-1907	Huelgas de los mineros en los estados de Sonora y Veracruz, reprimidas por el ejército
	1910-1920	Revolución mexicana (nueva constitución política, reforma agraria, educación pública y laica)
	1926-1929	Movimiento de los Cristeros duramente reprimido
	1929	Creación del Partido Nacional Revolucionario (Partido Revolucionario Institucional al poder de 1929 hasta 2000)
	1934-1940	Presidencia de Lázaro Cárdenas (creación de los grandes sindicatos, nacionalización del ferrocarril y de la industria petrolera, etc.)
	1942	Las mujeres logran el derecho al voto
	1958-68	<i>Milagro mexicano</i> (auge económico, edificación del campus de la UNAM, de la unidad habitacional de Tlatelolco) ; periodo de alta agitación social con huelgas de los médicos, maestros y ferrocarrileros
	1964-1970	Presidencia conservadora de Gustavo Díaz Ordaz
	1968	Julio-septiembre : manifestaciones estudiantiles duramente reprimidas por la policía 3 de octubre : matanza de los estudiantes en Tlatelolco 12 de octubre : inicio de los Juegos olímpicos de México
	1986-94	Políticas neoliberales : recorte del gasto público, afiliación a la Organización Mundial del Comercio en 1986, firma del Tratado de Libre Comercio de América del Norte (TLCAN) en 1994 Estallamiento de la rebelión zapatista (EZLN) en Chiapas
	2000	Fin del monopolio del PRI, el Partido Acción Nacional (PAN) gana las elecciones presidenciales
Document 21 (1/3) - © Arnaud Exbalin, 2011		

Cronología política de Latinoamérica durante la guerra fría (1946-1968)	1946	Creación de la Escuela Militar de las Américas en Panamá
	1948	Fundación de la Organización de los Estados Americanos <i>Bogotazo</i> : ola de violencia en Colombia por el asesinato de J. Gaítan
	1953	Fidel Castro intenta un golpe de estado en Cuba ; en 1955, se exilia a México
	1954	Golpe de estado en Paraguay del General Alfredo Stroessner, en el poder hasta 1989 Golpe de estado en Guatemala contra el presidente reformista Jacobo Arbenz Guzmán organizado por la CIA
	1959	Toma de la Habana por los castristas ; inicio de la “Revolución cubana”
	1961	Fracaso de la invasión de Bahía de Cochinos (Cuba) por fuerzas anti-castristas, planeado por la CIA Creación del Frente Sandinista de Liberación Nacional en Nicaragua
	1962	Crisis de los misiles en Cuba
	1964	Golpe de estado y dictadura militar en Brasil Creación de las Fuerzas Armadas Revolucionarias de Colombia (FARC)
	1966	Golpe de estado y dictadura militar en Argentina
	1967	Arresto y fusilamiento de Ernesto “Che” Guevara en Bolivia
	1968	Matanza de estudiantes en México
Document 21 (2/3) - © Arnaud Exbalin, 2011		

El año 1968 en el mundo	30 de enero	La ofensiva del Têt en Vietnam obliga a los estadounidenses a retirarse
	1^{ero} de marzo	En Roma, disturbios entre los estudiantes y la policía
	22 de marzo	En Francia, los estudiantes ocupan la universidad de Nanterre
	4 de abril	Asesinato de Martin Luther King ; motines estallan en varios suburbios negros
	6 de abril	Alexandre Dubcek inicia reformas liberales en Checoslovaquia
	Mayo	Huelgas generales en Francia e Italia
	25 de junio	Marchas estudiantiles en Tokio
	29 de julio	Represión policiaca contra preparatorias en la ciudad de México
	22 de agosto	Los tanques soviéticos entran en Praga para acabar con la disidencia
	2 de octubre	En México, matanza de Tlatelolco durante un mitin estudiantil
	12-27 de octubre	Olimpiadas de México
	6 de diciembre	Manifestaciones anti-franquistas en las universidades españolas
Document 21 (3/3) - © Arnaud Exbalin, 2011		

Le massacre de Tlatelolco s'inscrit dans différents contextes qu'il convient de mettre en relation.

La première chronologie porte sur l'histoire politique du Mexique : le XX^e siècle mexicain peut être divisé en deux périodes. Une période politique très instable, de 1910 à 1920, celle de la révolution mexicaine qui met fin à 25 ans de dictature (Porfirio Díaz), suivie d'une période marquée par une stabilité remarquable due à l'hégémonie d'un parti unique, le PRI (*Partido Revolucionario Institucional*) maintenu au pouvoir de 1929 à 2000. Ce régime politique est à part en Amérique latine : il ne s'agit ni d'une démocratie libérale comme aux États-Unis, ni d'une dictature militaire comme dans les autres États latino-américains. Les libertés fondamentales sont garanties par les premiers articles de la constitution de 1917, le suffrage universel est étendu aux femmes en 1944 mais le pluripartisme n'a pas droit de cité. Les politologues parlent de « système politique à parti hégémonique », certains écrivains qualifient le régime de « dictature parfaite » (Mario Vargas Llosa), d'autres de « dicta-molle ». Toujours est-il que le PRI a eu la capacité d'intégrer en son sein des tendances politiques très divergentes mais aussi le pouvoir de mater toute tentative d'opposition ouverte.

La deuxième chronologie permet de replacer le massacre dans un contexte de guerre froide. Au moment où les États-Unis, affaiblis par l'offensive du Têt et mis sous pression par une opinion publique de plus en plus défavorable, commencent à se retirer du Vietnam, l'URSS s'étend progressivement en Amérique latine, jusqu'alors « chasse gardée états-unienne » (doctrine Monroe). Le partenariat entre l'URSS et Cuba se consolide à la faveur de l'échec de la baie des Cochons en 1961 et de la crise des fusées en 1962. Des guérillas marxistes, financées par les Soviétiques via La Havane, engagent des luttes armées contre les régimes dictatoriaux, au Nicaragua (*Frente Sandinista de Liberación Nacional* en 1961) ou en Colombie (*Fuerzas Armadas Revolucionarias de Colombia* en 1964). Cette présence, considérée de plus en plus menaçante par les services secrets américains (*Central Intelligence Agency*), a conduit les États-Unis à durcir leur contrôle sur leur traditionnelle aire d'influence. Les présidents états-unien, qu'ils soient conservateurs ou démocrates, ont alors systématisé des pratiques – pourtant anciennes – afin de préserver les intérêts économiques : soutien systématique des agents de la CIA aux dictatures anti-communistes, participation aux assassinats de dissidents, de syndicalistes ou de guérilleros (Che Guevara en 1967), formation d'officiers au renseignement et à la contre-insurrection, aux interrogatoires et à la torture, pressions politiques et économiques par le biais de l'Organisation des États Américains (OEA), etc. Le Mexique, dont la politique étrangère est restée relativement autonome vis-à-vis des États-Unis, n'a pas échappé aux pressions résultant de la guerre froide : des guérillas communistes s'y développent et certaines factions du PRI sont de plus en plus gagnées par la propagande anti-communiste.

La troisième chronologie replace la *Matanza* de Tlatelolco dans l'ensemble des mouvements étudiants de 1968 à l'échelle mondiale. La révolte étudiante débute aux États-Unis, en lien avec les dissidents de la guerre du Vietnam et du mouvement de libération féminine, se diffuse en Europe, à Paris, Rome, Prague, puis à Tokyo, avant de se propager au Mexique. Tous ces mouvements, marches, sittings, manifestations sont tous réprimés par la police et l'armée mais avec des degrés de violence différents. Prague et Mexico rentreraient dans la même catégorie d'une répression aveugle. Les mouvements étudiants mexicains ne sont pourtant pas une simple imitation de ce qui se fait ailleurs, ils doivent donc être réinscrits dans la dynamique nationale des mouvements sociaux : la répression des mouvements de grève des salariés de la fonction publique (médecins, cheminots, professeurs) qui débute à la fin des années 1950 et qui est, par ailleurs, la réplique des châtements infligés aux mineurs en 1906-1907, annonce à sa manière la répression qui s'abat sur la jeunesse mexicaine en 1968.

Les revendications du Comité National de Grève

Las reivindicaciones del Comité Nacional de la Huelga

“La conformación del Consejo Nacional de Huelga (CNH) fue un paso adelante muy importante porque fue una coordinación de representantes revocables de escuelas en huelga. Tomó el control de las movilizaciones, los pasos a dar y en qué dirección ; de ahí surgiría la voz de los estudiantes movilizados y las propuestas a negociar con el gobierno ; es decir, su programa de lucha. La conformación del CNH fue muy rápida dado el resultado de los veloces acontecimientos y la profundidad de éstos. En un primer momento el CNH fue integrado por estudiantes del Politécnico, la UNAM, las Escuelas Nacionales de Maestros, la Escuela Nacional de Antropología e Historia y la Escuela de Agricultura de Chapingo. Su primera reunión fue el 2 de agosto y el 4 se modificó el pliego petitorio inicial al calor de la experiencia de los enfrentamientos con la policía los días 28 y 29 de julio. Estas reivindicaciones eran :

- 1) Libertad a los presos políticos.
- 2) Destitución de los Generales Luis Cueto Ramírez y Raúl Mendiola, así como el teniente coronel Armando Frías.
- 3) Extinción del cuerpo de granaderos.
- 4) Derogación de los artículos 145 y 145 bis del Código Penal (delito de disolución social).
- 5) Indemnización a las familias de los muertos y a los heridos víctimas de las agresiones en los actos represivos iniciados el 26 de julio.
- 6) Deslinde de responsabilidades de los actos de represión y vandalismo realizado por las autoridades a través de la policía, los granaderos y el ejército”.

Citado de un texto escrito en 2008 por el Comité de Lucha Estudiantil del Politécnico - Comité Estudiantil en Defensa de la Educación Pública (CLEP- CEDEP) de México al cumplirse el 40º aniversario del movimiento estudiantil de 1968.

Fuente: www.elmilitante.org, revista internacional marxista.

Document 22

Ce texte a été rédigé en 2008 par plusieurs comités étudiants à l'occasion du 40^e anniversaire du massacre de Tlatelolco. Ce texte politique entend retracer un événement majeur de l'histoire des mouvements étudiants mexicains. Le parti pris idéologique du document affleure à plusieurs reprises dans le texte (« programa de lucha/calor de la experiencia ») et la source du document (www.elmilitante.org) nous indique clairement la couleur politique (marxiste) des auteurs du texte.

Dans un premier paragraphe, les auteurs insistent sur le rôle fédérateur du *Consejo Nacional de Huelga* (CNH) dans la coordination des différents mouvements étudiants de 1968 puis, il rappelle le contenu des revendications du CNH, deux mois avant le massacre. Le CNH a été fondé au début du mois d'août 1968, soit moins d'un mois après le début des protestations étudiantes. Il semble que les affrontements violents qui se sont déroulés les 28 et 29 juillet 1968 entre les étudiants et la police furent déterminants dans la décision des leaders étudiants de coordonner leurs actions et leurs demandes afin d'acquiescer plus de légitimité et de peser davantage dans un face-à-face avec un gouvernement connu pour son autoritarisme. Le président alors au pouvoir est Gustavo Díaz Ordaz, issu de la mouvance conservatrice du PRI. Le CNH présente des formes originales de pratiques politiques (vote à l'unanimité, gestion directe, autofinancement, etc.) dans un contexte de monopartisme. Il constitue un cadre fondateur d'expérimentation pour toute une génération de la gauche mexicaine.

Parmi les six revendications que le CNH soumet au gouvernement, on constate que l'essentiel des demandes sont des griefs contre les autorités : les articles 1, 2, 5 et 6 exigent la réparation des dommages occasionnés par la répression policière et la reconnaissance de la responsabilité de l'État. Seuls les articles 3 et 4 portent sur des droits fondamentaux. L'article 3 exige la suppression définitive des *Granaderos*, corps policier chargé de réprimer les manifestants, équivalent des CRS en France. L'article 4 réclame la suppression d'un passage du code civil portant sur la sédition et systématiquement utilisé par les gouvernements antérieurs pour tuer dans l'œuf toute tentative d'opposition. Ces deux articles revendiquent clairement les libertés d'expression, de publication et d'opinion, ce qui rejoint le contenu du [document 20](#). On remarque l'absence de revendications portant sur la libéralisation des mœurs ou sur le droit des femmes. Les demandes que la jeunesse adresse au gouvernement n'ont donc rien de révolutionnaires.

Enfin, un parallèle avec les revendications des mouvements étudiants parisiens ou tchécoslovaques ferait apparaître de nombreux points communs, dont le plus évident serait la haine du policier ou du soldat, symboles de la raison d'État.

Au final, ce texte montre à quel point 1968 fut un événement fondateur pour la culture politique de la gauche mexicaine. Le culte de la mémoire de ces étudiants morts pour la liberté d'expression a trouvé un écho récent avec l'ouverture d'un mémorial consacré au massacre du 2 octobre et associé à un centre culturel de la UNAM. Il est installé dans l'ancien ministère des Affaires étrangères – abandonné suite au tremblement de terre de 1985 – situé à proximité de la place des Trois Cultures.

Pour une visite virtuelle du *Memorial de 68* voir : www.tlatelolco.unam.mx/Recorrido/recorrido.html

Les acteurs des mouvements étudiants

Les deux documents qui suivent sont tirés d'un recueil de témoignages compilés par Elena Poniatowska en 1971, soit trois ans après le massacre. Avec *La Noche de Tlatelolco*, Elena Poniatowska gagna le Prix national du journalisme en 1978, devenant ainsi la première femme à obtenir cette distinction. Depuis, l'ouvrage a connu de multiples réimpressions. Il s'agit d'un récit du massacre à travers une série de témoignages recueillis auprès des manifestants.

Las niñas de filosofía y letras de la UNAM

Testimonio de Carolina Pérez Cicero, de la Facultad de Filosofía y Letras de la UNAM (Universidad Nacional Autónoma de México), sobre el impacto político de 1968 dentro de las clases altas de la Ciudad de México.

“la mayoría de las niñas que van a Filosofía y Letras pertenecen a la pequeña burguesía...Es gente que nunca ha tenido problemas económicos y estudia una carrera así como podría tomar clases de pintura o de historia del arte. Para ellas, la cultura es una monada. Pero durante el movimiento, muchas de las que viven en el Pedregal, en las Lomas, en Polanco⁶, daban dinero, iban a las manifestaciones, “voltearon” en las calles, y había una gran cantidad de niñas popis⁷ y niños popis que pintaron paredes y jalaban muy parejo. A partir del mes de agosto, cuando los del CNH⁸ y otros decidieron quedarse permanentemente en CU⁹, las muchachas les llevaban comida, ropa, y en sus coches transportaban gran cantidad de volantes. Cómo había un ambiente de discusión política, adquirieron una visión distinta de la relación entre gobernantes y gobernados. El movimiento politizó a mucha gente. Yo creo que el Movimiento Estudiantil nos hizo mucho bien a todos”.

Citado de Elena Poniatowska, *La noche de Tlatelolco* (recopilación de testimonios), Biblioteca Era, 2nda edición, 2007, p. 96

Document 23

Qui sont ces manifestants qui participent aux nombreux sittings qui se déroulent entre les mois de juillet et de septembre 1968 ? Ce texte est le témoignage d'une étudiante de l'UNAM. Pour Carolina Pérez Cicero, les protagonistes ne sont pas seulement des étudiants marxistes issus des classes moyennes du *Milagro mexicano* mais également des « petites bourgeoises » des beaux quartiers. Les étudiantes qui fréquentent les amphithéâtres de lettres ou de philosophie viennent pour la plupart des quartiers huppés de Mexico, au sud (Pedregal) et à l'est (Polanco, Lomas). Selon Carolina, ces petites bourgeoises étudient par plaisir ou par distraction, ce qui ne semble pas être le cas de l'auteur, probablement issue de milieux plus populaires.

1968 a bien constitué un moment-clé dans la politisation de toute une génération de jeunes, non seulement pour ceux issus des nouvelles classes moyennes mexicaines mais également pour de jeunes femmes des classes aisées. Elles se sont initiées à de nouvelles pratiques politiques : transport et distribution de tracts, approvisionnement des étudiants qui occupent de manière permanente les locaux de l'UNAM, aide financière sous la forme d'un mécénat actif, opération graffiti... Peu suspectes de sédition de la part des policiers, elles mettent à disposition leurs voitures pour transporter des tracts.

Parmi les participants aux mouvements de protestation, il faut également signaler la participation de professeurs et d'intellectuels, de certaines professions (médecins, cheminots et ouvriers) et des habitants de la cité de Tlatelolco. Les étudiants ont ainsi fédéré un mouvement de sympathie plus vaste au sein de la société civile.

⁶ Forman parte de los barrios más ricos de la ciudad de México.

⁷ *Popis* es sinónimo de rico.

⁸ Consejo Nacional de Huelga formado en agosto 1968 para coordinar los movimientos estudiantiles.

⁹ La Ciudad Universitaria (CU) es el campus de la UNAM ubicado en el sur de la ciudad de México.

La torture et la répression

La tortura y la represión después de la matanza

Testimonio de Luis Tomás Cervantes Cabeza de Vaca, del Consejo Nacional de Huelga (CNH), sobre el uso de la tortura por la policía política. Fue uno de los líderes del Movimiento Estudiantil. Fue encarcelado después de la matanza hasta 1971.

“Se repitieron las torturas ahora con más encono, más prolongadas. Yo me revolcaba como víbora chirriónera, lloraba, me quejaba, gritaba, mentaba madres. Cesaron los tormentos y el soldado me dijo : “Ni se hagan ilusiones! ¡Cerdos comunistas! Si fallamos nosotros, aquí cerquita tenemos a los gringos”. Tirado en el suelo, nada más oía y me quejaba, no soportaba el dolor en los testículos, en el estómago, en las piernas ; respiraba muy fatigosamente, toda la carne me temblaba, el corazón me quería salir del cuerpo y la boca la tenía seca. Escuché cuando alguien dijo :

Mi jefe, está listo el pelotón.

Ya no reaccioné ante este estímulo.

Una voz con ironía dijo :

Como eres una blanda palomita que no quiere decir nada, no nos queda más remedio que cumplir con órdenes superiores. ¡Llévenselo!

Unas manos me tomaron por las axilas y me levantaron ; apenas podía sostenerme en pie, y alguien me dijo :

¿Quieres ver a tus compañeros por última vez? Aquí los tenemos a todos.

Sí quiero ver, llévenme con ellos, nada más me quitan el capuchón para verles la cara.

No. Aquí no vas a hacer lo que tú quieras sino lo que nosotros digamos”.

Citado de Elena Poniatowska, *La noche de Tlatelolco* (recopilación de testimonios), Biblioteca Era, 2^{nda} edición, 2007, p. 115

Document 24

Luis Cervantes Cabeza de Vaca est l'un des meneurs les plus représentatifs du mouvement étudiant de 1968 au Mexique. À cette date, il est tout juste diplômé de l'université de Chapingo ; il est ingénieur agronome. Luis Cabeza de Vaca est emprisonné dans la prison de Lecumberri le lendemain du massacre du 2 octobre comme des centaines de manifestants de Mexico. Il reste incarcéré jusqu'en 1971, date à laquelle il s'exile au Chili alors gouverné par le socialiste Salvador Allende (1970-1973). Il devient ensuite l'un des fondateurs du *Partido Mexicano de los Trabajadores* où il milite jusqu'à sa transformation en *Partido de la Revolución Democrática* (PRD), principale formation de la gauche mexicaine actuelle.

L'extrait cité décrit la torture dont ont été victimes les leaders du mouvement étudiant dans les mois qui ont suivi le massacre et les vagues d'arrestation. La répression ne s'arrête donc pas au lendemain de la tuerie mais elle se poursuit dans les cellules carcérales de Lecumberri. Ce témoignage nous permet ainsi de pénétrer l'intérieur de l'appareil répressif d'État et de voir comment fonctionne la torture dans ses dimensions physiques et psychologiques.

L'auteur décrit avec force de détails les douleurs qui lui parcourent le corps, des jambes à l'estomac, douleurs provoquées par des coups de matraque. On remarque que le visage ou les bras ne sont pas touchés afin de ne pas laisser de traces trop visibles. À cette torture physique s'ajoute une torture psychologique. La personne torturée, encagoulée, est isolée du reste de son environnement. Elle ne voit rien, mais elle entend des voix. La première voix joue le ton de la menace, menace du peloton d'exécution, insultes et humiliation. La deuxième voix est porteuse d'espoir : on propose à Luis Cabeza de Vaca de revoir ses compagnons. Toutes les deux ont pour finalité de saper les défenses psychologiques de l'interrogé afin d'obtenir des informations ou des aveux. On retrouverait des procédés identiques utilisés à Prague par la police politique après l'intervention des chars du Pacte de Varsovie contre les dissidents tchèques ou encore par les services secrets japonais pendant les interrogatoires des étudiants raflés après les manifestations du mois de juin. Ce sont les mêmes moyens répressifs qui sont utilisés au même moment contre la jeunesse étudiante dans le monde entier en 1968.

Le deuxième intérêt de cet extrait est de nous fournir un portrait *in situ* des tortionnaires. Ils sont identifiés comme des soldats par l'auteur, ce qui peut paraître étonnant en milieu carcéral habituellement confiés aux autorités policières. Le *Batallon Olimpia*, spécialement créé pour les JO, est un corps paramilitaire composé à la fois de policiers, de soldats, d'agents secrets et de francs-tireurs. Habillés en civil, un gant blanc à la main gauche, les membres du bataillon avaient pour mission d'infiltrer les manifestants afin d'y semer la zizanie. Ces paramilitaires, formés à la contre-insurrection par des officiers américains, sont présentés par

l'auteur de ces lignes comme des brutes animées d'un anticommunisme primaire. La « peur des rouges » qui imprègne alors une grande partie de la société mexicaine explique en grande partie pourquoi un tel massacre a été possible. Le soldat traite la victime de « cochon de communiste » et se place dans la ligne fixée par la politique états-unienne : « si nous échouons, les Américains, qui sont à côté, finiront le travail » ! Il y a bien un parallèle entre la chasse aux sorcières qui se joue sur le sol étatsunien dans les années 1950 et la lutte contre les mouvements étudiants au Mexique, tous perçus comme des communistes séditieux aux yeux du gouvernement de Díaz Ordaz (1964-1970).

Le massacre vu par la presse nationale, *El Universal* du 3 octobre 1968

Las cifras de las víctimas de la represión según la prensa

Artículo de la prensa nacional, “29 muertos y más de 80 heridos en Ambos Bandos : 1 000 detenidos”, *El Universal*, 3 de octubre de 1968

“Las ambulancias de la Cruz Roja [...] recogieron ayer por la noche de la Plaza de las Tres Culturas a 14 personas muertas, quienes presentaban heridas causadas por armas de fuego. Las mismas quedaron en el anfiteatro de la Tercera Delegación, a reserva de que sus parientes las identifiquen. Al parecer, fueron víctimas inocentes de los disparos que hicieron grupos de francotiradores profesionales, que desde el edificio Chihuahua de la unidad Nonalco-Tlatelolco dispararon contra cualquier persona. Solamente 5 fueron identificados [...]. Los otros cuerpos no llevaban ninguna identificación”.

Citado de Elena Poniatowska, *La noche de Tlatelolco* (recopilación de testimonios), Biblioteca Era, 2nda edición, 2007, p. 254

Document 25

Fondé en 1916, soit en pleine révolution mexicaine, *El Universal* se présente comme un organe de presse indépendant. Pendant 80 ans, son slogan est « el gran diario independiente de Mexico » (de 1922 à 2002). Ce journal, à fort tirage, était alors – il l’est encore aujourd’hui – l’un des premiers quotidiens nationaux. La liberté dont a pu jouir la presse mexicaine des années 1920 aux années 1940 (de la fin de la révolution au gouvernement Cardenas) n’est plus la même sous la présidence de Díaz Ordaz (1964-1970). La guerre froide vient figer ce vent de liberté post-révolutionnaire mais surtout la perspective proche des Jeux olympiques place le Mexique, nouvelle puissance émergente du tiers-monde, sur le devant de la scène internationale. À ce moment précis, l’ensemble des medias est alors à la botte de l’État.

Le contenu et la construction de cet article sous la forme d’une courte dépêche nous font dire que les journalistes de l’*Universal* se sont autocensurés : minorant le nombre de victimes (14 corps ont été recueillis par la Croix Rouge), omettant de s’interroger sur l’identité des responsables (les francs-tireurs professionnels) ou s’interdisant de relayer les témoignages de ceux qui ont vu ou les demandes des parents des disparus.

Ces francs-tireurs, que le gouvernement identifie comme des étudiants étrangers infiltrés parmi les manifestants et tirant sur la police, sont en réalité les paramilitaires du *Batallon Olimpia* nichés sur les toits des barres d’habitation qui entourent la place des Trois Cultures. Nous savons aujourd’hui que ce massacre a été planifié quelques jours auparavant directement par le président Díaz Ordaz, le chef de la police et le ministre de l’intérieur. Cet évènement tragique relève bien de l’histoire de la raison d’État. Pour le pouvoir en place, il fallait en effet « frapper un grand coup » avant l’ouverture des Jeux olympiques, sans quoi cette manifestation planétaire deviendrait une formidable tribune pour les mouvements étudiants et la jeunesse débridée risquerait d’entacher la renommée d’un Mexique devenu moderne.

Ironie grinçante de l’histoire, les JO de Mexico, indirectement responsables de la répression de la jeunesse mexicaine, sont pour les athlètes noirs états-uniens l’occasion de manifester leur soutien au mouvement du *Black Power*, après l’assassinat de Martin Luther King en avril 1968 : sur le podium de la remise des médailles, les vainqueurs du 200 mètres, Tommie Smith et John Carlos, lèvent leur poing ganté de noir en signe de protestation contre la ségrégation dont sont victimes les Noirs aux États-Unis.

Actividades

Contextualización de la masacre

1. ¿Qué pasó en la ciudad de México el 3 de octubre de 1968? ¿Y durante el mes de octubre?
2. ¿Cómo explicar tal tragedia a la luz de los demás acontecimientos mencionados en las tres cronologías ([doc. 21](#))? Seleccionar tres o cuatro elementos por cronología, apuntarlos en un mapa mundial y construir una leyenda.

Actores y reivindicaciones de las protestas de 1968

3. Describir con mucha atención el [documento 20](#). ¿Cómo se llama este tipo de documento? ¿Por qué los autores son anónimos?
4. ¿Cuáles son las reivindicaciones de los movimientos estudiantiles? Según el CNH, ¿Quiénes son los responsables de las violencias durante el verano de 68? ([Doc. 22](#))
5. Presentar el [documento 23](#), ¿Quiénes son los estudiantes que participan en la contestación?

Represión de la juventud

6. Hacer una búsqueda por internet (sin omitir mencionar las fuentes) sobre el número de víctimas durante la masacre de Tlatelolco. Hacer lo mismo para los demás movimientos en 1968 (Paris, Praga, Tokio, Roma). Caracterizar la represión en México.
7. Presentar el [documento 23](#), ¿Por qué se puede decir que la prensa no es libre en México en los años sesenta?
8. ¿Quién es Luis Cabeza de Vaca ([doc. 24](#))? ¿Cuáles son los medios usados por la policía para sonsacar información a los detenidos?

Composición

Demostrar en un texto organizado en párrafos (con una introducción y una conclusión) que la matanza de Tlatelolco refleja los conflictos sociales y políticos que estallan en el mundo en 1968.

Ressources

Bibliographie

Bennassar (Bartolomé), *Cortés, le conquérant de l'impossible*, Payot, Paris, 2001.
Calvo (Thomas), *L'Amérique ibérique de 1570 à 1910*, Nathan Université, Paris, 1994.
Grunberg, Bernard, *Histoire de la conquête du Mexique*, Paris, L'Harmattan, 1995.
Gruzinski (Serge), *Le Destin brisé de l'empire aztèque*, Découvertes Gallimard, Paris, 1988.
Poniatowska (Elena), *la Noche de Tlatelolco*, Era, México, 1971.
Soustelle (Jacques), *Les Olmèques. La plus ancienne civilisation du Mexique*, Arthaud, Paris, 1979.

Pour le plaisir (un roman historique)

Jennings (Gary), *Azteca*, Le Livre de Poche, 1991.

Ressources Scérén

[Enseigner le programme d'histoire 5^e](#), Scérén [CNDP-CRDP], 2011.

TDC, [Le Mexique](#), n°1009, 1^{er} février 2011.

Dossiers L@ngues_en_ligne sur le [Mexique](#)